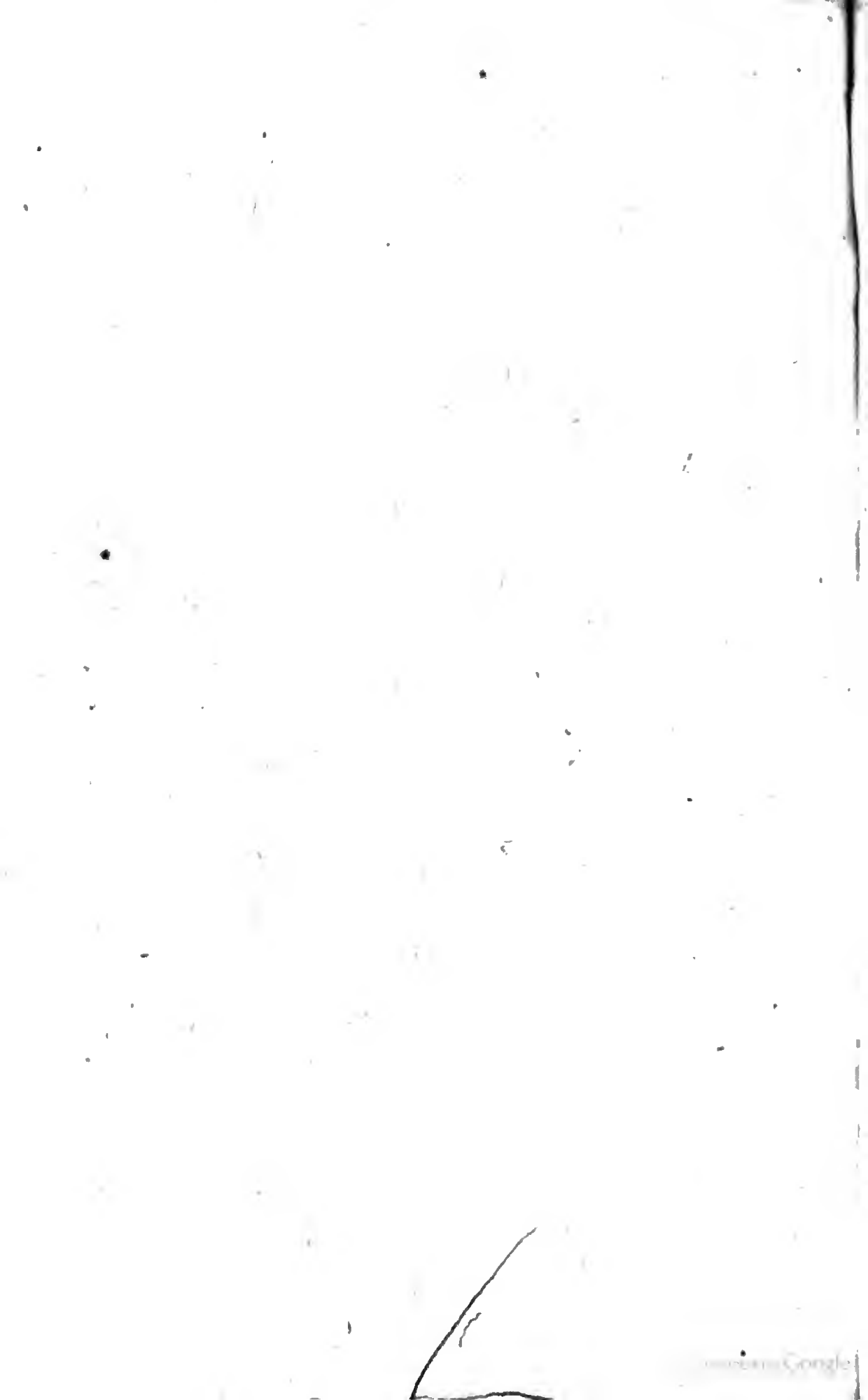
BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.



ALEXANDRE LE GRAND.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME VIII.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME 8.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XXX.

Suite de la retraite des dix mille. Affaires de la Grèce jusqu'au renouvellement des hostilités entre Lacédémone et la Perse.

IL n'étoit pas aisé de persuader à la multitude qu'une fois arrivés sur le territoire grec, il leur restoit encore une foule de dangers ou d'obstacles à surmonter, avant de retourner dans leur patrie; mais leur nombre qui jusqu'alors avoit fait leur sûreté, devenoit désormais pour eux un grand embarras. Il étoit facile

d'en transporter par mer environ deux cents; mais comment se procurer des vaisseaux pour tant de monde? En outre comment faire subsister dans l'intervalle une armée qui augmentoit d'une manière sensible la population de la ville?

La route par terre offroit une foule d'inconvéniens ; mais elle étoit plus praticable. Cependant les soldats demandoient à grands cris de retourner par mer. Je suis fatigué, dit l'un deux, de porter éternellement un lourd bagage, de marcher, de courir, de faire l'exercice, de monter la garde et de combattre. Puisque la mer est devant nous, pourquoi n'en profiterions-nous pas, et n'acheverions-nous pas le reste de notre voyage, en dormant comme Ulysse.

Ce discours inconsidéré fut reçu avec de grands applaudissemens. Chirisophe lui-même seconda cette

impression, en donnant des espérances qui faisoient paroître l'entreprise moins extravagante.

« Anaxibius, dit-il, qui commande la flotte lacédémonienne dans l'Hellespont, est mon ami; si l'on m'y autorise, je vais l'aller trouver et lui demander des vaisseaux pour nous transporter tous. »

Ces mots furent décisifs; les soldats qui, en raison du peu de subordination, avoient été appelés à prendre part à ces débats, votèrent immédiatement pour que Chirisophe partît sans délai.

Pendant ce temps-là, Xénophon étoit seul chargé de pourvoir à la subsistance des Grecs, et au maintien de la discipline. Les Grecs n'avoient pas les moyens d'acheter des vivres, et les habitans n'auroient pu d'ailleurs leur en fournir une quantité suffisante. On résolut de

piller les barbares du voisinage. On apprit qu'une des tribus les plus guerrières de cette côte s'étoit retirée dans les montagnes avec ses bestiaux. Xénophon se mit à la tête de la moitié de l'armée, força les barbares dans leurs retranchemens, et enleva tout leur bétail ; mais ce butin injustement acquis fut bientôt épuisé.

L'armée forma en outre le projet de s'emparer par violence de quelques vaisseaux de transport. On équipa en conséquence un bâtiment qu'on emprunta aux habitans de Trapèze. Le commandement en fut confié au Lacédémonien Dexippe.

Mais cet homme trahit ses compatriotes ; il mit à la voile pour l'Hellespont et ne reparut plus. Les habitans prêtèrent un autre petit bâtiment à trente rames; Polycrate, Athénien, qui en fut nommé comman-

dant, remplit sa mission avec succès et fidélité. Il amena de force à Trapèze plusieurs vaisseaux dont les cargaisons furent soigneusement réservées aux propriétaires. On calcula néanmoins combien de monde ces navires pourroient contenir ; il fut décidé que les deux plus anciens généraux, Philésius et Sophénète, partiroient par mer avec tous ceux qui seroient âgés de plus de quarante ans, avec les malades, un grand nombre de femmes, d'enfans, et les bagages les plus pesans, et que le reste voyageroit par terre.

Xénophon avoit eu soin de faire préparer la route. Les deux divisions de l'armée partirent ensemble, et le troisième jour elles se rencontrèrent à Cérasonte, autre établissement des Sinopiens. C'est à ce district que l'Europe doit les cerises; elles y croissent naturellement sur les mon-

tagnes. Lucullus, général romain qui fit la conquête de ce pays, en apporta les premiers cerisiers, plus de 330 ans après l'expédition de Cyrus.

On passa les troupes en revue; les soldats pesamment armés qui étoient d'abord environ dix mille, se trouvèrent réduits à huit mille six cents. Il est fort étonnant que les Grecs n'aient pas perdu plus de monde, après avoir eu tant d'ennemis divers à combattre; mais ce qui est plus étrange encore, c'est que cette armée, dépourvue des commodités les plus ordinaires, sans tentes, sans magasins, ayant éprouvé des variations subites et extrêmes de climat, et dont plusieurs soldats moururent gelés, n'en perdit qu'un très-petit nombre par maladie.

A Trapèze, on avoit disposé des esclaves qu'on avoit pris en plusieurs rencontres. Il paroît que le trafic

principal de ces établissemens éloignés dans des contrées barbares, étoit de fournir des esclaves aux Grecs. Cette vente produisit à l'armée un butin considérable ; on en fit le partage à Cérasonte. La dixième partie fut, suivant l'usage, remise aux généraux, pour qu'ils en fissent l'offrande aux dieux, particulièrement à Apollon de Delphes, et à Diane d'Ephèse.

La division qui faisoit route par terre, entra au sortir de Cérasonte, dans un pays de montagnes occupé par des hordes indépendantes. Les dissensions qui existoient entre ces diverses peuplades, favorisoient les Grecs. Il suffisoit qu'une des tribus prît les armes contre eux, pour qu'une autre leur offrît son amitié.

Quelques jours après, l'armée arriva à Cotyore [1] troisième colonie

[1] L'an 400 avant J. C.

grecque de Sinope, avec un port sur le Pont-Euxin.

Soit que les Grecs eussent été précédés dans cette ville par des bruits désavantageux, soit toute autre cause, ils eurent à Cotyore une réception bien différente de l'hospitalité qu'on leur avoit donnée dans les autres villes grecques. On refusa de recevoir leurs malades, et de leur vendre des subsistances, même hors de l'enceinte des murailles. Les Grecs eurent recours au pillage, et ravagèrent plusieurs habitations dans la campagne. Bientôt après, les troupes entrèrent dans la ville, et y introduisirent de force leurs malades. Le reste campa hors des murs. Les Cotyorites cessèrent de faire résistance. Les Sinopiens instruits de ce qui se passoit, envoyèrent une députation à l'armée, et lui offrirent des vaisseaux pour la transporter à Héraclée, colonie de Mégare.

Xénophon réfléchissant aux dangers de toute espèce qui menaçoient les Grecs dans leur voyage par terre, et à l'impossibilité d'obtenir un nombre suffisant de bâtimens de transport, calcula, d'un autre côté, les avantages qui se présentoient pour l'armée de Cyrus, (car c'étoit le nom qu'on lui donnoit alors parmi les Grecs), si elle fondoit une colonie dans ces climats où tant de Grecs s'étoient déjà enrichis, et avoient fondé les plus beaux établissemens. Il communiqua ses idées à Silanus, Ambraciote, et le principal devin de l'armée; mais il plaça mal sa confiance. Silanus avoit encore les trois mille dariques dont Cyrus lui avoit fait présent pour son heureuse prophétie; un projet qui tendoit à empêcher le retour de l'armée en Grèce l'effraya; il en fit part à ceux qu'il jugea les plus enclins à s'y op-

poser ; le mécontentement fermenta dans l'armée.

Xénophon reconnut que son projet d'établir une colonie, n'étoit pas goûté de la majorité des soldats ; il fut obligé d'y renoncer.

Après un séjour de quarante-cinq jours à Cotyore, l'armée ayant reçu un nombre suffisant de bâtimens, se rendit par mer à Sinope, colonie grecque florissante, sur la côte de Paphlagonie. Les Grecs y furent rejoints par le Lacédémonien Chirisophe.

Ce général leur annonça la promesse que lui avoit fait Anaxibius de prendre les Grecs à sa solde, dès qu'ils seroient arrivés sur les bords de la Propontide. En conséquence, après un séjour de cinq jours à Sinope, ils se rembarquèrent et arrivèrent le lendemain à Héraclée. Les Grecs sentirent qu'ils avoient besoin plus que jamais d'être réunis sous un

seul commandement; la voix publique désignoit Xénophon, mais il refusa cet honneur. On élut en conséquence Chirisophe qui n'avoit pas des qualités brillantes, mais qui étoit prudent et un homme probe. Son commandement ne dura pas plus de sept jours. Plusieurs officiers se mutinèrent et persuadèrent aux Arcadiens et aux Achéens de se séparer du reste de l'armée.

Ceux-ci se retirèrent au nombre de quatre mille cinq cents hommes pesamment armés ; ils élurent dix chefs parmi eux ; ensuite ils négocièrent avec les Héracléens pour obtenir des transports. On se hâta de les satisfaire pour se débarrasser d'hôtes aussi incommodes. Ils s'embarquèrent et se mirent à piller le pays occupé par les Bithyniens de Thrace.

Chirisophe n'ayant pas de bâtimens pour embarquer ce qui lui

restoit de troupes, Xénophon proposa de marcher toujours sous ses ordres, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la Propontide. Chirisophe tourmenté d'un côté par une maladie grave, et de l'autre cédant aux désirs de ses officiers qui attendoient toujours des vaisseaux de Byzance, refusa de suivre ce conseil. Il garda avec lui un petit détachement consistant en quatorze cents Grecs pesamment armés, et environ sept cents Thraces armés de boucliers, qui avoient servi sous Cléarque. Il resta avec Xénophon environ dix-sept cents hommes d'infanterie pesante, trois cents soldats armés de boucliers, et quarante chevaux qui formoient toute la cavalerie de l'armée.

Il n'y avoit pas de ville grecque, pas de peuple sur l'amitié duquel on pût compter, entre Héraclée et le Bosphore. La distance à parcourir étoit en droite ligne, d'à-peu-près

trente six lieues. Ce pays étoit occupé par les Bithyniens, tribu de la Thrace qui étoit la plus irritée contre les Grecs, et la plus aguerrie. Chirisophe arriva, en suivant la côte, à un port abandonné appelé Calpé, croyant y trouver les vaisseaux qu'on lui avoit promis. Il n'arriva rien d'extraordinaire pendant sa marche; mais peu de temps après son arrivée, il mourut de la fièvre.

Xénophon suivit un chemin plus avancé dans les terres; il espéroit par des marches forcées arriver à Chalcédoine, avant que les Bithyniens eussent le temps de se rassembler en assez grand nombre pour l'arrêter; mais la fureur des Arcadiens pour le maraudage, fit échouer ses desseins.

En effet les Arcadiens étant arrivés pendant la nuit à Calpé, s'avancèrent dans les terres, pillèrent nom-

bre de villages, enlevèrent des troupeaux et des esclaves.

Leurs détachemens s'étoient donné rendez-vous sur une montagne; mais les Bithyniens s'étant réunis, les attaquèrent. Un des partis fut entièrement cerné; il n'échappa d'un autre détachement que huit hommes. Les Arcadiens qui s'étoient réfugiés sur les montagnes, y furent le lendemain matin entourés et assiégés. La cavalerie bithynienne étoit nombreuse; leur infanterie portoit des boucliers.

Les Arcadiens proposèrent une capitulation dont les articles furent convenus; mais les Bithyniens ayant refusé de donner des ôtages, les Arcadiens ne voulurent pas se fier à leur parole, et ils passèrent une seconde nuit sur la montagne, livrés à des angoisses mortelles.

Xénophon informé de ce déplora-

ble accident, résolut de délivrer les Arcadiens; il employa pour cela un stratagême.

Il ordonna à sa cavalerie et à ses troupes légères de s'éparpiller dans la campagne, et de mettre le feu à toutes les matières combustibles qu'ils trouveroient sur leur route. Son objet étoit de tromper l'ennemi sur la véritable situation et sur la force de son camp. Ensuite il fit éteindre de bonne heure tous ces feux à-la-fois; il comptoit ainsi encourager les Arcadiens, et effrayer leurs ennemis.

Au point du jour, il se mit en marche pour traverser la ligne des Bithyniens, et faire sa jonction avec les Arcadiens. Cette ruse réussit au-delà de toute attente. Les Bithyniens craignant d'être attaqués pendant la nuit, s'étoient retirés en silence. Xénophon ayant désormais réuni toutes

ses troupes arriva au port Calpé, et apprit que Chirisophe venoit de mourir.

Le lendemain on enterra les morts; les Arcadiens reconnurent la nécessité d'observer à l'avenir une discipline plus exacte.

Cela n'empêcha pas que des soupçons et des jalousies ne régnassent encore parmi les soldats; on s'imaginoit que Xénophon, conservant toujours son projet d'établir une colonie, ne demandoit pas mieux que de mettre des entraves au retour des Grecs dans leur patrie. Il y avoit à Calpé, à la moitié du chemin entre Héraclée et Byzance, une presqu'île formée par des rochers escarpés propres à recevoir commodément dix mille hommes; il y avoit dans le voisinage un excellent port; la campagne des environs étoit d'une fertilité extrême et bien peuplée. Xéno-

phon résolut d'y former un camp retranché, car les belliqueux Bithyniens s'étoient réunis à un corps de cavalerie du satrape Pharnabaze ; mais les soldats persuadés que leurs généraux avoient l'intention de les faire rester pour toujours dans ce pays, refusèrent absolument de se retirer dans la presqu'île.

Pour en venir à ses fins, Xénophon eut recours au pouvoir de la superstition sur les Grecs. Nous sommes fort embarrassés de connoître quelles étoient les opinions religieuses de Xénophon et de son maître Socrate, mais malgré le ton sérieux avec lequel le premier parle sans cesse de sa confiance dans les augures, et les peines qu'il prend fréquemment et, notamment dans cette circonstance, pour prouver qu'il n'agissoit que d'après la volonté déclarée des dieux, sa conduite ne sem-

ble pas moins démontrer que la politique dirigeoit ses mesures. Du moins est-il certain que sa confiance dans les présages ne lui fit jamais négliger ses devoirs de général.

Xénophon ayant rassemblé son armée, exposa l'impossibilité de s'embarquer, les difficultés et les périls qui s'opposoient à leur voyage par terre, et la nécessité de quitter un lieu où ils étoient sur le point d'être affamés. Il proposa de faire un sacrifice, dans lequel on interrogeroit les dieux sur le parti que l'on devoit prendre.

L'Ambraciote Silanus avoit quitté l'armée à Héraclée, et l'Arcadien Arexion, son successeur dans la dignité de principal devin, présida aux cérémonies sacrées. Il déclara que les entrailles des victimes ne présentoient pas des symptômes favorables à la marche. Les soldats en furent mé-

contens, quelques-uns d'entr'eux allèrent jusqu'à dire que Xénophon avoit dicté l'oracle. Xénophon ordonna par une proclamation que le sacrifice seroit recommencé le lendemain, que tous les devins de l'armée y seroient présens, et que tous ceux qui le voudroient pourroient y assister.

Un grand nombre de soldats s'y rendirent comme spectateurs, les sacrifices furent répétés trois fois, et les présages furent toujours les mêmes. On se consola un peu de cette contrariété, par le bruit qui se répandit, que Cléandre, gouverneur de Byzance, étoit sur le point d'arriver avec des galères et des bâtimens de transport. On consentit d'attendre encore un jour, mais on demanda qu'il fût fait un autre sacrifice, pour savoir si les dieux permettoient qu'on allât chercher des vivres dans

la campagne. Les sacrifices ayant été répétés trois fois, les dieux ne s'opposèrent pas moins à ce dessein qu'à la marche de l'armée.

Le jour suivant même oracle. Xénophon harangua les troupes en ces termes : « Si l'ennemi, dit-il, rassembloit ses forces et faisoit le moindre mouvement, nous serions obligés de prendre la fuite. Déposons nos bagages en lieu de sûreté, dans la presqu'île ; marchons tout prêts à combattre ; peut-être que les entrailles des victimes nous annonceront la faveur des dieux. »

Quoique pressés par la faim, les soldats n'en résistèrent pas moins aux vues de leurs chefs ; ils se récrièrent contre le projet de s'établir dans la presquîle, et demandèrent qu'on fît sur le champ un nouveau sacrifice. On ne trouva pas d'autres victimes que les bœufs employés à

traîner les chariots. L'oracle prononça encore contre leur espérance.

La famine devint de plus en plus cruelle; Néon, Asinéen, avoit été nommé général à la place de Chirisophe. Il offrit de conduire tous ceux qui voudroient le suivre malgré les présages défavorables, et d'aller piller quelques villages peu éloignés: environ deux mille hommes partirent. Tandis qu'ils étoient dispersés pour commettre leurs déprédations, ils furent attaqués par un corps de cavalerie du satrape; cinq cents furent tués; il n'en revint qu'un petit nombre à leur camp; les autres se retranchèrent sur une montagne et s'y défendirent, mais n'osèrent pas marcher en avant.

A cette nouvelle Xénophon rassembla les troupes: il sacrifia d'abord un bœuf dont les entrailles présentèrent sans doute un augure

favorable ; il marcha avec tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans, et délivra le détachement qui étoit cerné.

Le lendemain les soldats consentirent enfin à se retirer dans la presqu'île ; ils en défendirent l'entrée par des fossés et des palissades. Il arriva heureusement le même jour un vaisseau d'Héraclée, apportant du blé, du vin et des bestiaux vivans.

Le jour suivant, les présages furent favorables à une expédition que Xénophon projetoit ; on laissa dans la presqu'île les esclaves, les femmes, les enfans et les bagages, sous la surveillance d'une garde composée de tous ceux qui avoient plus de quarante-cinq ans, sous les ordres de Néon. Xénophon partit avec les autres, et fit un butin considérable. L'armée se trouva ainsi

en état d'attendre avec plus de patience Cléandre qui devoit venir de Byzance.

Ce gouverneur lacédemonien si vivement désiré, arriva enfin au port Calpé, mais au lieu d'une flotte il n'amenoit avec lui que deux bâtimens de guerre, et pas un seul de transport. Il étoit accompagné de Dexippe, Lacédémonien, celui qui avoit déserté avec le bâtiment emprunté à Trapêze. Comptant sur l'appui d'Anaxibius et de Cléandre, cet homme ne fut empêché ni par la honte ni par la crainte de retourner vers une armée, envers laquelle il avoit tant de torts à se reprocher. Il ne tarda pas à s'élever de la mésintelligence entre Cléandre et les Grecs; il fit même arrêter plusieurs de leurs soldats sous prétexte d'insubordination. Xénophon fut obligé d'assembler l'armée à ce sujet. On arrêta qu'u-

ne députation seroit envoyée à Cléandre pour demander l'élargissement des prisonniers.

Ainsi cette armée redoutable qui avoit fait trembler le monarque persan sur son trône, qui avoit traversé son empire malgré toutes ses forces réunies, se voyoit réduite à la situation humiliante de demander grace au gouverneur lacédémonien d'une ville de Thrace, hors du siège de son gouvernement, et qui n'avoit pour toute escorte que l'équipage de deux petits vaisseaux. Cléandre fut satisfait de cette soumission et relâcha les prisonniers: il promit ensuite de recevoir les troupes le mieux qu'il lui seroit possible, quand elles seroient arrivées à Byzance.

L'armée traversa la Bithynie, sans être inquiétée par aucun ennemi. Le sixième jour de marche, elle ar-

riva à Chrysopolis [1] sur le Bosphore en face de Byzance : il y avoit sur cette côte tant de colonies grecques, que les soldats pouvoient se regarder comme dans leur patrie.

Ce ne fut pas sans alarmes que les gouverneurs des provinces de la Perse et même les républiques de la Grèce, surtout Lacédémone, virent l'armée de Cyrus ou l'armée des dix mille (le premier de ces noms lui fut donné par les contemporains et le dernier a été consacré par la postérité) revenue enfin dans les régions occidentales de l'Asie.

C'étoit d'après une sage prévoyance que les généraux s'étoient livrés à la merci de Cléandre, et Cléandre lui-même n'accorda sans doute qu'avec répugnance une protection qui devoit nécessairement exciter l'envie.

En effet, le satrape Pharnabaze

[1] Aujourd'hui Scutari.

étoit allié de Lacédémone, et la Bithynie que les dix mille avoit ravagée, faisoit partie de son gouvernement. Sa cavalerie avoit été plusieurs fois mise en déroute par eux.

L'arrivée des Grecs à Chrysopolis, fit craindre au satrape que les contrées les plus riches de sa satrapie ne devinssent l'objet de nouvelles entreprises; en conséquence il s'adressa à Anaxibius qui commandoit en chef la flotte lacédémonienne dans ces parages, et le pressa de faire sortir les Grecs d'Asie.

Anaxibius trouvoit son intérêt à servir les intentions du satrape; en conséquence il offrit aux généraux de prendre toute l'armée à sa solde dès qu'elle auroit passé le détroit. Xénophon avoit demandé l'autorisation de se rendre directement à Athène; mais, à la prière d'Anaxibius, il

retint son commandement jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Byzance.

Les dix mille se trouvèrent enfin sur le territoire européen, mais on ne tint pas la parole qu'on leur avoit donnée. Anaxibius les fit rassembler avec armes et bagages, et leur enjoignit de se mettre en route pour la Chersonèse où Cyniscus général lacédémonien, leur donneroit une paye et des vivres. Les généraux furent surpris, mais se disposèrent à obéir. Les soldats instruits de ce qui se passoit, entrèrent en fureur; ils prirent les armes et coururent vers la porte de la ville que l'on ferma aussitôt contre eux. Ils menacèrent de la forcer, d'autres coururent vers le rivage et s'introduisirent facilement le long du môle dans la ville; les portes furent enfoncées, et toute l'armée rentra dans Byzance.

La terreur se répandit dans la ville; les habitans se retranchèrent dans leurs maisons, ou se refugièrent à bord des vaisseaux. Anaxibius lui-même s'embarqua sur un bateau pêcheur, s'enfuit dans la citadelle, et envoya demander des renforts à Chalcédoine. Xénophon parut au milieu des soldats, et chercha à les apaiser; il les détermina enfin à envoyer à Anaxibius une députation pour lui faire des remontrances modérées; plusieurs officiers se rendirent en conséquence à la citadelle.

Il y avoit à Byzance un aventurier thébain, nommé Cératades, qui avoit plus d'une fois commandé des troupes soit de la Grèce, soit de toute autre nation. Cet homme se présenta à l'armée et demanda à être son chef; il s'engagea à la conduire à une expédition avantageuse en Thrace, et dit qu'il avoit des

ressources assurées pour ne point la laiser manquer de vivres.

La promesse du pillage et d'une paye considérable, éveilla l'attention des soldats; les officiers qu'on avoit envoyés à la citadelle, revinrent avec un message d'Anaxibius, où il cherchoit à excuser ce qui s'étoit passé : les Grecs calmés par les belles paroles d'Anaxibius, et se voyant sur le point de perdre Xénophon, qui songeoit toujours à faire un voyage à Athènes, acceptèrent les propositions de Cératades.

Il est difficile de savoir si la politique d'Anaxibius dirigeoit secrètement Cératades, ou si ce fut une folle présomption qui l'engagea à se charger d'une entreprise aussi extravagante. Il ne put pas même faire subsister l'armée un seul jour, et l'on refusa de lui obéir.

Les généraux grecs n'eurent d'au-

tres ressources, que de s'établir dans des villages de la Thrace ; toute l'armée tomba dans les plus déplorables désordres. Plusieurs soldats vendirent leurs armes, d'autres trouvèrent moyen de passer en Grèce; il y en eut qui se fixèrent dans les villes grecques de la Propontide. Anaxibius se réjouit de cette dispersion d'une armée naguère si vaine de sa puissance.

Son commandement étant expiré, il retourna en Grèce, et Xénophon l'accompagna. Anaxibius s'arrêta à Parium, à l'entrée de l'Hellespont, pour y traiter avec Pharnabaze dont il espéroit une récompense pour l'avoir débarrassé de l'armée de Cyrus. Son espoir fut trompé; Pharnabaze, n'en ayant plus rien à attendre, le traita avec froideur. La bonne foi de Xénophon fournit à Anaxibius un moyen pour se venger du satrape. Il

l'engagea à retourner en Thrace auprès de ses compatriotes, et à les ramener en Asie, promettant de lui donner assistance dans cette entreprise. L'armée de Cyrus écouta avec transport un projet que lui fit entrevoir un riche butin dans les satrapies de Pharnabaze et de Tissapherne; elle se laissa conduire par Xénophon vers Périnthe pour y être embarquée.

Après le départ d'Anaxibius de Byzance, Cléandre avoit témoigné beaucoup d'égards aux anciens soldats de Cyrus; le nouveau gouverneur Aristarque, sans doute pour faire sa cour au satrape, montra des dispositions si différentes, qu'il fit arrêter tous ceux de ces braves, que l'on trouva dans la ville; quatre cents d'entr'eux furent vendus comme esclaves. Aristarque averti que l'armée s'avançoit vers Périnthe, s'embarqua avec deux galères pour

empêcher quelle ne repassât en Asie. Ce fut en vain que Xénophon fit des remontrances; Aristarque ordonna aux généraux et aux autres officiers supérieurs, de venir le trouver à Périnthe; mais en s'approchant de la ville, Xénophon fut averti que s'il entroit dans son enceinte, il seroit arrêté, massacré sur le champ ou livré à Pharnabaze.

Il retourna à son camp sous prétexte de célébrer un sacrifice, les autres ayant continué leur route, ne furent pas admis en présence d'Aristarque; mais on leur dit de se présenter le soir. Cela confirma Xénophon dans les soupçons qu'on lui avoit donnés.

Passer en Asie malgré les commandans lacédémoniens, cela n'étoit ni facile à éxécuter, ni sûr, quand même on en viendroit à bout.

Il restoit un expédient. Un prince

thrace du voisinage, nommé Seuthès, fils de Mésades, avoit sollicité les Grecs d'entrer à son service. Il avoit, quant à présent, peu de moyens pour les récompenser, mais ses promesses étoient magnifiques. Xénophon résolut de différer son retour à Athènes, et de servir les intérêts de ses compagnons en entrant en négociations avec Seuthès.

Le projet de ce prince étoit de recouvrer avec le secours des Grecs, les états qui avoient appartenu à son père : il offroit une paye considérable, et faisoit, en cas de succès, des promesses tellement séduisantes, que naturellement elles devoient éveiller des soupçons.

Le traité fut néanmoins conclu ; les Grecs se joignirent aux troupes de Seuthès, et commencèrent par mettre tout le pays voisin à feu et à sang. On fit un butin énorme qui

fut vendu à Périnthe pour la solde de l'armée.

En moins de deux mois, Seuthès rentra en possession de tout son patrimoine, et de misérable chef d'une tribu errante, il devint souverain d'un territoire considérable. Son armée s'augmenta non-seulement des forces du peuple conquis, mais d'une multitude d'Odrysiens qui vinrent s'enrôler sous ses drapeaux.

Enorgueilli de tant de succès, il se laissa circonvenir par un Grec d'un caractère dépravé, nommé Héraclide de Maronée, qui s'étoit insinué dans ses bonnes graces. Cet homme, après être parvenu à lui inspirer des craintes contre Xénophon, lui persuada, puisqu'il n'avoit plus besoin du service des Grecs, de leur refuser le paiement de l'arriéré de leur solde.

Seuthès suivit ce conseil, et les soldats grecs firent éclater leurs mur-

mures. Les Grecs se trouvoient dans une situation très-critique ; mais un événement imprévu les tira d'embarras.

Le gouvernement de Lacédémone avoit résolu de déclarer la guerre à la Perse ; ainsi l'armée de Cyrus qui lui donnoit d'abord de l'ombrage, étoit désormais une précieuse acquisition. Deux officiers lacédémoniens, Charminus et Polynice, vinrent à Sélymbrie, pour traiter avec elle, aux mêmes conditions que Seuthès. Le nouveau pays où on leur proposoit de porter la guerre, étoit la riche satrapie de Tissapherne.

Cette offre fut reçue avec des transports de joie ; mais avant de se séparer de Seuthès, Xénophon voulut obtenir de ce prince ce qu'il devoit à ses troupes. Tout ce qu'il put se faire payer, ce fut un seul talent en argent[1]

[1] 5,400 francs.

six cents bœufs, quatre mille moutons et cent vingt esclaves.

L'armée étant arrivée par mer à Lampsaque, deux commissaires lacédémoniens lui distribuèrent sa paie. Elle traversa les plaines de la Troade, et arriva à Pergame, dans la vallée du Caïque.

Xénophon et quelques-uns de ses officiers projetèrent de surprendre un riche Persan qui demeuroit avec sa famille dans un château fort à quelque distance. Le devin consulta préalablement les entrailles des victimes; il déclara que les dieux approuvoient et favoriseroient cette expédition qui n'étoit autre chose qu'un pur brigandage. On éprouva néanmoins plus de résistance qu'on ne s'y étoit attendu; le détachement employé à ce coup de main fut obligé de se retirer avec un grand nombre de blessés, et faillit même être coupé

dans sa retraite. Une manœuvre simulée de l'armée entière engagea le Persan à sortir de sa forteresse ; on revint alors à la charge, le château fut pris avec la femme du Persan, ses enfans, ses esclaves, et tous ses effets.

L'armée retourna à Pergame pour attendre les ordres du général spartiate.

CHAPITRE XXXI.

Histoire de Lacédémone depuis la reprise des hostilités contre la Perse, jusqu'au traité conclu par Dercyllidas.

Lorsque les Lacédémoniens eurent détruit la puissance des Athéniens, ils s'arrogèrent la souveraineté de toutes les îles et des places européennes qui avoient appartenu à leurs

rivaux. Ils mirent des gouverneurs de leur nation, sous le nom d'Harmostes, à Byzance et dans la Chersonèse; mais ils ne cherchèrent pas à étendre leur pouvoir sur le continent d'Asie.

Les villes grecques, dans l'Asie mineure, passèrent de la domination du peuple d'Athènes sous celle du roi de Perse, et par suite sous l'autorité des satrapes Pharnabaze et Tissapherne.

Nous avons vu que Cyrus avoit su captiver la faveur des Grecs d'Asie, et que Tissapherne leur étoit odieux. La malheureuse issue de l'expédition contre Artaxerce, et la nomination de Tissapherne au gouvernement des provinces où Cyrus avoit commandé, ne pouvoient que leur donner de justes alarmes; mais d'un autre côté, la retraite glorieuse des Grecs, leur supériorité évidente dans les ar-

mes, étoient de grands motifs d'encouragement. Si l'on pouvoit obtenir la protection de Lacédémone qui désormais commandoit à toute la Grèce, il étoit vraisemblable que l'on auroit peu à craindre de la vengeance du satrape; les Ioniens envoyèrent donc dans cette intention des députés à Sparte.

Le gouvernement de Lacédémone se détermina à prendre fait et cause pour les Ioniens. Il demanda quatre mille hommes à ses alliés [1]; Sparte en fournit seulement mille tirés des troupes nommées *Néodamodes*: c'étoient des hommes qui devant aux circonstances de la guerre la faveur d'avoir été élevés au rang de citoyens, étoient, après la paix, regardés avec tant d'envie qu'une occasion de les employer à un service extérieur, ne

[1] Fin de l'an 400 ou commencement de l'an 399 avant J. C.

pouvoit manquer d'être agréable au gouvernement et à eux-mêmes.

Il étoit absolument nécessaire d'avoir de la cavalerie pour faire la guerre en Asie ; mais faute d'en pouvoir trouver dans le Péloponnèse la quantité suffisante, on s'adressa à Athènes ; on y fit une levée de trois cents cavaliers. Thimbron, eut sous le titre d'Harmoste, le commandement en chef de l'armée d'Asie.

Thimbron commença par adresser aux villes grecques de l'Asie des réquisitions pour qu'elles lui fournissent leur contingent de troupes. Déjà les débris de l'armée de Cyrus commandés par Xénophon étoient en marche pour se joindre à l'armée de Lacédémone. La réunion de ces forces devint si formidable que plusieurs villes qui d'abord avoient été effrayées par la puissance de la Perse ouvrirent avec joie leurs portes. Qua-

tre personnages importans se joignirent aux Grecs, savoir : Eurysthènes et Proclès, descendans de Démarate, roi exilé de Lacédémone, Gorgion et Gongylus, descendans de l'Erétrien Gongylus qui avoit été également banni de son pays.

Les villes de Pergame et plusieurs autres que le roi de Perse avoit données à Démarate et à Gongylus, étoient restées à leur postérité : il paroît que ces dons que faisoit le roi de Perse ressembloient beaucoup aux fiefs des anciens royaumes gothiques. Il est probable que ces sujets grecs de l'empire de Perse ne se révoltèrent ainsi que parce qu'ils s'étoient attachés à la cause de Cyrus, et qu'ils craignoient la vengeance du monarque ; car autrement on pourroit les accuser d'ingratitude envers un gou-

[z] L'an 398 avant J. C.

vernement qui les avoit comblés de bienfaits.

Le général lacédémonien Thimbron qui, malgré le peu de forces qu'il avoit à sa disposition, avoit déjà fait d'importantes conquêtes, montra peu de talens sur le champ de bataille, et ne sut pas maintenir la discipline dans ses camps. Les alliés se plaignirent de la licence qui régnoit dans l'armée ; en conséquence à l'expiration de l'année de son commandement, le gouvernement de Lacédémone le condamna au bannissement.

Dercyllidas qui le remplaça avoit déjà servi en Asie sous Lysandre ; il connoissoit bien le caractère des deux satrapes qui partageoient entr'eux le gouvernement des provinces occidentales.

Ses instructions lui enjoignoient de conduire d'abord l'armée en Carie

où commandoit Tissapherne ; mais le désir de se venger d'une injure de Pharnabaze l'engagea à suivre un autre plan de campagne. Il fit un traité avec Tissapherne ; ce satrape irrité lui-même contre Pharnabaze, et toujours plus disposé à négocier qu'à combattre, au lieu d'employer la puissance dont il étoit investi pour la défense générale de l'empire, marchanda une paix particulière pour ses propres provinces, et consentit que les Grecs entrassent sans opposition de sa part dans le gouvernement de Bithynie.

Dercyllidas ayant ainsi pourvu à la sûreté de l'Ionie, qui eût pu être ravagée pendant son absence, se dirigea vers le nord.

La considération de ce qui se passoit en Eolie, tout ressentiment à part, eût pu suffire pour lui faire adopter son plan d'opérations.

Pharnabaze avoit donné à Zénis, Grec de Dardanum, le gouvernement de cette terre classique, si connue pour avoir obéi au roi Priam, et pour avoir été le théâtre de la guerre de Troie.

Zénis mourut jeune, laissant une veuve, Mania, Dardanienne comme lui. Cette femme extraordinaire sollicita et obtint la survivance au gouvernement de son mari. Non-seulement elle ne trompa point, mais elle surpassa encore l'attente du satrape. Il n'étoit pas de gouverneur particulier qui mît plus de diligence à lever et à faire verser dans les caisses du satrape les revenus, ni aucun qui lui envoyât des présens plus riches ; aucun qui le reçût dans ses tournées avec plus de magnificence ou de distinction.

Au mérite particulier des femmes, Mania réunissoit la fermeté et le

courage des hommes. An milieu de ces troubles et de ces révoltes si fréquents dans les provinces de la Perse, aucune insurrection n'éclata dans son gouvernement; non-seulement elle sut se faire obéir dans l'intérieur, mais elle réduisit les villes maritimes de Larisse, d'Hamaxite et de Colones, qui jusqu'alors s'étoient soustraites à la domination des Perses, elle en fit le siège en personne, et excita le courage des soldats par sa présence.

Pharnabaze reconnoissoit ses services, en la traitant avec le plus grand respect, et quelquefois il demandoit qu'elle fût présente aux délibérations de son conseil.

Mania étoit une autre Artémise, mais elle ne put se mettre à l'abri d'une conspiration tramée dans son propre palais. Elle avoit à peine atteint sa quarantième année, lors-

qu'elle fut assassinée par Midias, son gendre. Son fils, jeune homme de dix sept ans, et qui donnoit les plus belles espérances, tomba sous le même fer meurtrier.

L'assassin eut l'audace de demander au satrape son agrément pour remplacer Mania dans l'autorité dont elle étoit investie. Le satrape rejeta cette demande avec indignation. Midias résolut d'employer la force et l'intrigue pour se soutenir. Déja il s'étoit emparé de Gergis et de Scepsis, places fortes où l'on conservoit les trésors de Mania. Mais les autres villes de la province refusèrent constamment de le reconnoître, et restèrent fidèles à Pharnabaze.

Dercyllidas arriva sur les frontières dans ces conjonctures critiques. Le satrape n'étoit pas préparé à se défendre; le nom lacédémonien étoit agréable aux peuples. Les villes

de Larisse, d'Hamaxite et de Colones, se rendirent en un jour ; on déclara alors, que le but de Dercyllidas et du gouvernement de Sparte, étoit de rendre absolument indépendantes les villes éoliennes : qu'on ne leur demandoit que de contracter une alliance offensive et défensive, et de fournir des quartiers aux troupes. Les garnisons étoient pour la plupart composées de Grecs attachés à Mania, mais qui avoient peu d'affection pour Pharnabaze ; plusieurs villes ouvrirent leurs portes à la première sommation.

Dercyllidas marcha contre Scepsis. L'assasin Midias qui redoutoit à la fois le général lacédémonien, le satrape de Perse et les citoyens de Scepsis, crut que le parti le plus sûr pour lui, étoit de négocier avec Dercyllidas. Il proposa une conférence que le Spartiate accepta ; mais

pendant que Midias étoit au camp des Lacédémoniens, on continua de marcher vers la ville. Dercyllidas y entra sans opposition, et ordonna à la garnison de sortir de la citadelle; puis ayant convoqué une assemblée du peuple, il l'invita à prendre le gouvernement entre ses mains, comme il convenoit à des Grecs et à deshommes libres. Il s'avança ensuite sur Gergis où étoient les trésors de Mania, et emmena Midias avec lui. Les bons traitemens dont il avoit usé envers Scepsis, engagèrent les habitans de Gergis à le bien recevoir. Dercyllidas s'acquitta envers Midias, en lui rendant toutes ses propriétés particulières, mais il s'empara des richesses de Mania, comme appartenant au satrape, leur ennemi commun. Ce fut pour lui une grande recommandation auprès de l'ar-

mée d'avoir acquis de quoi payer huit mille homme pendant un an.

Après avoir pris neuf villes en huit jours, Dercyllidas songea à préserver le pays qu'il venoit de soumettre, des ravages de la cavalerie perse, sans se rendre incommode aux habitans par le cantonnement de ses troupes; en conséquence il fit proposer une trève à Pharnabaze. Le généreux satrape qui ne recevoit aucun secours de l'intérieur de l'empire, et que le puissant gouverneur des contrées voisines, venoit d'abandonner si lâchement, se hâta de souscrire aux conditions que lui offroit le général spartiate. Xénophon dit que la perte de l'Eolie l'inquiétoit d'autant moins, que l'occupation de ce pays par les Lacédémoniens lui servoit de barrière contre d'autres ennemis, notamment contre les barbares Bithyniens. Ce fut

en effet dans le pays de ces derniers que Dercyllidas prit ses quartiers d'hiver.

Le butin que faisoient les Grecs dans une contrée aussi riche, attira sous leurs drapeaux un corps d'Odrysiens, sujets de Seuthès, prince de la Thrace européenne. Deux cents cavaliers et trois cents soldats armés de boucliers, alliés de Lacédémone, vinrent renforcer l'armée de Dercyllidas. Ils campèrent à environ une lieue du principal corps d'armée, et élevèrent de foibles retranchemens gardés par un détachement de deux cents hoplites que leur envoya le général en chef. Ils firent alors la maraude avec tant de succès, que bientôt leur camp fut rempli de butin dont la majeure partie consistoit en prisonniers qu'ils se proposoient de vendre comme esclaves.

Les Bythiniens irrités par leurs ex-

cursions les attaquèrent à l'improviste, et les taillèrent en pièces, avant qu'ils pussent être secourus. Les Odrysiens étant de retour, rendirent à leurs morts les derniers devoirs. Ils célébrèrent cette solennité par des jeux comme les héros d'Homère; mais l'exercice favori des Odrysiens, c'étoient les courses de chevaux. Ils répandirent sur les tombes des morts une immense quantité de vin.

Après avoir pourvu à une meilleure défense de leur camp, les Odrysiens ne se bornèrent plus à piller la Bithynie, mais ils portèrent de tous côtés le fer et les flammes.

Au printemps suivant[1], Dercyllidas conduisit l'armée à Lampsaque.

Depuis son arrivée en Asie, ce général n'avoit livré aucune bataille considérable, ni pris aucune ville

[1] L'an 397 avant J. C.

d'assaut, mais il avoit rétabli dans son armée une discipline exacte, il s'étoit fait craindre de deux puissans satrapes, dont chacun gouvernoit une province égale à un grand royaume, et qui tous deux dépendoient du plus redoutable empire du monde.

Après avoir procuré l'indépendance et la sûreté aux colonies ioniennes et Eoliennes, il entreprit de porter ailleurs la gloire de ses armes. La Chersonèse de Thrace, qui autrefois avoit reçu les lois du fameux Miltiade, et qui depuis étoit devenue en grande partie la propriété d'un autre grand homme, d'Alcibiade, étoit sujette aux incursions des hordes sauvages du même pays qui faisoient consister toute leur gloire à vivre de rapines. Avant le retour de l'armée de Cyrus, le gouvernement de Lacédémone avoit envoyé un har-

moste dans la Chersonèse ; mais soit qu'il n'eût pas assez de force ou de talens pour s'y maintenir, les Thraces avoient renouvelé leurs déprédations, au point que les habitans, en implorant l'assistance de Lacédémone, avoient déclaré que, si on ne venoit point à leur secours, ils abandonneroient le pays.

Dercyllidas, sans avoir reçu à cet égard d'ordre de son gouvernement, résolut de porter remède à des maux si imminens; il fit consentir Pharnabaze à une prolongation de la trève. Ayant ainsi mis ordre à la tranquillité de l'Asie, il passa avec ses troupes sur le rivage européen ; il se concerta avec Seuthès, et se mit en route pour la Chersonèse. Là il employa toute son armée à construire un rempart à travers l'isthme, afin de protéger les habitans de cette riche contrée. Cette langue de

terre n'a pas une lieue et demie de largeur ; la presqu'île contenoit onze villes considérables, et un territoire extrêmement fertile : ceux qui possédoient les terres, ne pouvoient les défendre, attendu qu'elles étoient presque généralement cultivées par les esclaves, à qui on n'osoit pas confier d'armes. Grace aux travaux que fit faire Dercyllidas, ils eurent une protection assurée contre les brigandages des ennemis.

Quand ces retranchemens furent achevés, vers l'automne, l'armée repassa en Asie. Dercyllidas fit alors un voyage dans les différentes villes ioniennes, pour prendre connoissance par lui-même de l'état des choses. Il eut la satisfaction de voir partout régner le bon ordre, la prospérité et le contentement, à l'exception d'un seul point de la côte.

Des insulaires de Chios, chassés

de leur pays par une faction, s'étoient emparés d'Atarnée dans une position très-forte sur le continent, en face de leur île; delà ils faisoient des courses dans les riches campagnes de l'Ionie, et commettoient d'affreux pillages. Dercyllidas vint au secours des Ioniens, il fit le siège d'Atarnée; cette place dont les habitans avoient amassé des vivres pour six mois, ne se rendit que par famine.

La Carie ne jouissoit pas à beaucoup près du même bonheur que l'Ionie. Elle étoit toujours soumise à la domination de Tissapherne. Les Cariens habitans des côtes, pouvoient aisément communiquer par mer avec Lacédémone; ils supplièrent les vengeurs de la liberté de la Grèce, de ne pas les abandonner. Ils disoient que si les Lacédémoniens se montroient seulement en

Carie, Tissapherne, pour sauver les biens immenses qu'il y possédoit, consentiroit aisément à leur indépendance, si nécessaire à leur bonheur, et si désirable pour la gloire de la Grèce.

Il paroît que les Ephores se laissèrent trop promptement persuader, sans consulter sur une matière aussi délicate, le général habile qui commandoit les troupes de Sparte. Il lui envoyèrent l'ordre de s'avancer en Carie, et enjoignirent à la flotte que commandoit Pharax de le seconder [1].

Le premier effet de cette fausse mesure fut de réconcilier les deux satrapes, dont les longues dissensions avoient si long-temps favorisé les entreprises des Grecs. Pharnabaze jugeant que l'invasion de la Carie changeroit les dispositions de Tissa-

[1] L'an 396 avant J. C.

pherne, se rendit auprès de lui, et déclara qu'il étoit prêt à employer tous les moyens qui étoient en son pouvoir, pour chasser les Grecs de l'Asie.

Les deux satrapes se rendirent ensemble en Carie, pourvurent à la défense du pays, et retournèrent prendre le commandement d'une armée qui menaçoit l'Ionie d'une destruction complète.

Dercyllidas étoit déja en route, lorsqu'il apprit qu'il étoit sur le point de perdre le fruit de tous ses travaux. Il consulta Pharax; ils prirent à tout évènement le parti de ne pas suivre leurs instructions. Dercyllidas revenoit rapidement du côté du nord, et traversoit la riante et fertile vallée du Méandre, lorsqu'il découvrit l'armée des Perses, rangée en ordre de bataille. Il donna aussitôt des ordres pour former

la sienne, mais tandis qu'il faisoit les sacrifices que les Grecs jugeoient indispensables avant le combat, une multitude de ses Grecs asiatiques jetèrent leurs armes et prirent la fuite. Il vit bien alors qu'il ne pouvoit compter que sur le petit nombre de troupes européennes qu'il avoit à sa disposition.

Dans ce danger imminent la pusillanimité et l'avarice de Tissapherne sauvèrent les Lacédémoniens. Pharnabaze brûloit de livrer bataille ; mais Tissapherne croyant avoir assez fait pour son intérêt, en sauvant ses propriétés de Carie, proposa d'entamer une conférence ; on envoya en conséquence un hérault au général grec. Dercyllidas, afin de cacher la situation de son armée, s'avança avec une escorte choisie. Les deux partis ne désirant pas moins l'un que l'autre de n'en pas venir aux

mains, il fut convenu que l'armée grecque se rendroit à Leucophrys, celle des Perses à Tralles, et que le lendemain les généraux auroient une nouvelle entrevue dans un endroit fixé.

Dercyllidas, dans la seconde conférence, insista sur cette seule proposition, que toutes les villes grecques fussent indépendantes. Les satrapes y consentirent sous la condition que l'armée grecque quitteroit le territoire du roi, (expression qui sembloit désigner toute l'Asie, y compris les colonies grecques), et que les gouverneurs lacédémonien, sortiroient des villes grecques. Une trève fut conclue à ces conditions, sauf la ratification du grand roi et du gouvernement de Sparte. C'est le premier traité authentique, par lequel, depuis les premiers siècles de la monarchie lydienne, il ait

été convenu que les Grecs asiatiques seroient complètement affranchis de toute domination étrangère.

CHAPITRE XXXII.

Guerre d'Elide. Mort d'Agis, roi de Lacédémone. Conspiration de Cinadon. Expédition d'Agésilas en Asie.

Depuis la fin de la guerre du Péloponnèse, l'intérieur de la Grèce n'avoit pas cessé d'être agité par des troubles. Les Lacédémoniens éprouvèrent de l'opposition, là où ils devoient le moins s'y attendre : Thèbes et Corinthe témoignèrent hautement leur inimitié contre Sparte. En effet, Thèbes s'arrogeoit un droit de souveraineté sur toutes les autres villes de la Béotie; les Lacédémoniens favorisoient l'indépen-

dance de ces mêmes villes à l'égard de Thèbes, afin de les tenir sous leur propre domination. Le parti démocratique avoit pris à Thèbes de la consistance; le succès que cetto faction avoit obtenu, releva les espérances et l'énergie des démocrates qui se trouvoient à Corinthe, et qui avoient toujours vécu en bonne intelligence avec Argos. Il paroît que ce fut avec le secours d'Argos et de Thèbes, que la démocratie prit de l'ascendant à Corinthe. Ainsi ces deux villes qui avoient été les principales alliées de Lacédémone pendant la guerre, changèrent de dispositions immédiatement après la paix.

Lacédémone elle-même étoit troublée par des factions; de là la foiblesse de son administration : nous en trouvons la preuve dans les événemens qui concoururent à rétablir la démocratie chez les Athé-

niens. Aussi ne voyons-nous pas que son gouvernement ait pris de promptes mesures, pour se venger de la protection que Thèbes accordoit aux refugiés d'Athènes, et du parti le plus ennemi de Lacédémone; ni du refus que Thèbes et Corinthe avoient fait, de souscrire aux réquisitions que le traité de la confédération autorisoit; un intérêt plus prochain et plus sensible, excitoit son attention.

Tandis que les Lacédémoniens présidoient à toutes les affaires politiques et militaires de la Grèce, les Eléens prétendoient aussi exercer une sorte d'autorité religieuse. Nous avons vu que pendant la guerre du Péloponnèse, le gouvernement lacédémonien fut cité au tribunal des Eléens, et condamné à une amende; que ses citoyens furent exclus des jeux publics et des sacrifices communs à toute la nation grec-

que. Des circonstances impérieuses forcèrent les Spartiates à faire la paix sans venger ces affronts, mais leur ressentiment longtemps étouffé, fut réveillé et augmenté par un nouvel outrage.

Avant la conclusion de la paix, Agis, roi de Sparte, s'étoit rendu à Olympie, en vertu d'un oracle, pour offrir un sacrifice à Jupiter. Les Eléens s'y opposèrent ; ils soutinrent que conformément à l'ancienne loi, il n'étoit permis de consulter aucun oracle à l'occasion des guerres que les Grecs se faisoient entr'eux, et qu'il n'autoriseroient pas de sacrifices d'actions de graces pour des victoires remportées dans une pareille guerre.

Les Lacédémoniens furent vivement offensés de cette interdiction. D'autres motifs les excitèrent encore à la guerre. Le gouvernement

d'Elis étoit démocratique, et cette ville tenoit une grande partie de l'Elide sous sa domination. Les Lacédémoniens ne voyoient qu'avec peine une république démocratique étendre au loin sa puissance. Les Ephores en conséquence firent décréter dans une assemblée du peuple [1], que les Eléens seroient contraints par la force, à adopter une conduite plus conforme à la modération et à la prudence.

Des ambassadeurs envoyés à Elis, y exprimèrent le vœu des Lacédémoniens que les villes tributaires des Eléens fussent rendues indépendantes. Les Eléens alléguant le droit de conquête, refusèrent de souscrire à cette demande; aussitôt les Epho-

[1] L'an 399 avant J. C.; Dodwell, savant chronologiste, place la même guerre dans l'année 401; mais son opinion ne paroît pas se concilier avec le texte de Xénophon.
(*Note de l'auteur*).

res ordonnèrent au roi Agis de faire une invasion dans l'Elide.

Dejà les troupes exerçoient des ravages, lorsqu'un tremblement de terre qui fut regardé comme un avertissement du ciel, effraya ce prince affoibli par l'âge, et alarma la superstition de ses soldats. Ils sortirent de l'Elide, et l'armée fut licenciée. Cette conduite, soit qu'on l'interprétât comme une preuve de la faveur des dieux, soit comme un témoignage de la foiblesse de l'ennemi, ne manqua pas d'encourager les Eléens. Ils espérèrent mettre dans leurs intérêts plusieurs états de la Grèce dont l'inimitié contre Lacédémone étoit notoire. Mais si Lacédémone régnoit avec tyrannie, les Eléens n'étoient pas moins despotes dans leurs possessions; ils ne prirent aucune précaution pour conserver l'attachement de leurs sujets.

Au printemps suivant, Agis rentra en Elide avec une armée pour laquelle tous les alliés, excepté les Corinthiens et les Béotiens fournirent leur contingent. Léprée se révolta aussitôt en sa faveur, plusieurs villes suivirent cet exemple. Les Eléens se trouverent désormais hors d'état de tenir la campagne contre les Lacédémoniens. Agis se rendit sans obstacle à Olympie, et offrit un sacrifice sur l'autel de Jupiter; de là il se mit en marche pour Elis.

Mais ce malheureux pays n'avoit pas seulement à souffrir de l'armée victorieuse; les Arcadiens et les Achéens profitèrent de ces circonstances pour commettre impunément des brigandages. Ils enlevèrent de tous côtés des esclaves et des troupeaux : bientôt tous les marchés du Péloponnèse furent remplis du butin enlevé en Elide.

On croit qu'Agis ne jugea pas à propos de prendre la capitale, car elle n'étoit pas fortifiée, et ne pouvoit lui offrir une longue résistance : il se contenta de détruire plusieurs maisons dans les faubourgs, et s'empara de Cyllène, principale ville maritime des Eléens.

Le parti aristocratique d'Elis, opprimé par le démagogue Thrasidée, regarda ces conjonctures désastreuses comme une occasion de se relever. Il se trama une conspiration pour assassiner Thrasidée, et plusieurs de ses confidens; ensuite les conjurés victorieux devoient ouvrir des négociations avec Lacédémone. Le complot manqua par une étrange méprise : on tua un autre homme à la place de Thrasidée. Le bas-peuple crut pendant quelque temps que son chef favori étoit mort, et resta dans une morne consterna-

tion ; mais tandis que les conjurés distribuoient des armes et assignoient des postes à ceux de leur parti, Thrasidée sortit de la stupeur où l'ivresse avoit plongé pendant la nuit toutes ses facultés ; il se montra, le peuple accourut en foule autour de lui ; les conjurés accablés par le nombre, se refugièrent au camp des Lacédémoniens.

La campagne se termina suivant l'usage des Grecs : lorsqu'il n'y eut plus rien à piller, Agis rentra sur son territoire, et se contenta de laisser une garnison à Epitalium, sur le fleuve Alphée, où il établit les Eléens fugitifs. Elis ne pouvoit pas comme Athènes supporter les ravages continuels de son territoire : au printemps Thrasidée proposa des ouvertures de paix à Lacédémone [1] ; il offrit de reconnoître l'indépendance

[1] L'an 397 avant J. C.

de toutes les cités sur lesquelles les Eléens prétendoient la souveraineté, en vertu du droit de conquête, pourvu qu'on leur laissât Epéium dont le territoire avoit été acheté de ses habitans, moyennant une somme de trente talens [1].

Les Lacédémoniens prétendant que cet achat avoit été forcé, exigèrent que la ville d'Epéium fût libre comme les autres. L'animosité évidente des Lacédémoniens contre les habitans d'Elis, encouragea les habitans du territoire de Pisa, à réclamer le droit de surveiller le temple de Jupiter Olympien, que les Eléens avoient extorqué violemment à leurs ancêtres.

Mais les Piséens étoient de grossiers cultivateurs; les Lacédémoniens ne pensèrent pas qu'ils eussent la dignité et la consistance nécessaires

[1] Environ 162,000 francs.

pour présider à des solennités si importantes. La paix fut faite sous cette condition, que chaque ville de l'Elide seroit, comme république libre, un membre séparé de la confédération lacédémonienne.

Agis se rendit en personne à Delphes pour offrir aux dieux la dixième partie des dépouilles. A son retour il fut surpris par une maladie grave dans la ville d'Herée, et mourut peu de temps après être rentré à Lacédémone. [1] On lui fit de magnifiques funérailles ; le luxe qu'on y déploya fut généralement blâmé comme étant au-dessus de ce qui convenoit au plus illustre des mortels.

Agis laissa un fils, ou du moins supposé tel, nommé Léotychide qu'on assure qu'il avoit désavoué, et que Timée, la reine son épouse, avoit elle-même déclaré être le fruit de son commerce adultérin avec Al-

[1] L'an 397 avant J. C. vers le mois de juillet

cibiade. Agésilas, frère consanguin d'Agis fut présenté pour concurrent par Lysandre contre un prince dont la légitimité étoit si douteuse.

Agésilas, beaucoup plus jeune qu'Agis, étoit encore dans la vigueur de l'âge; mais il étoit boîteux, et l'on fit valoir contre ses prétentions à la couronne un ancien oracle qui avertissoit les Lacédémoniens de se garantir d'une royauté boîteuse. Lysandre répondit à cette objection par une interprétation subtile de l'oracle; il dit que l'intention du dieu n'avoit pas été aussi absurde qu'on l'imaginoit; qu'il avoit seulement voulu dire qu'il ne falloit pas que la royauté sortît de la postérité d'Hercule, et que la royauté boîteroit en effet si un homme qui ne seroit pas du sang royal montoit sur le trône. Agésilas fut enfin reconnu pour roi.

Athènes dans le siècle dont nous nous occupons, nous est presqu'aussi bien connue que peut l'être pour nous l'histoire moderne depuis deux cents ans. Les ouvrages des historiens, des orateurs, des poëtes et des philosophes qui sont arrivés jusqu'à nous, fournissent à cet égard tous les renseignemens désirables. Mais il y a beaucoup d'obscurité sur ce qui regarde Lacédémone. Les Spartiates ne faisoient pas de livres, et ne publioient pas des copies de leurs discours; ils voyoient d'un mauvais œil les étrangers; chez eux le secret en matière de gouvernement étoit une maxime non pas seulement de politique, mais de religion. Nous ne connoissons guère en conséquence l'histoire de Lacédémone que par celle des pays avec lesquels elle eut des relations. Nous connoissons assez bien les prérogatives de ses rois par

ce qu'ils en jouissoient surtout dans leur commandement au dehors; mais nous n'avons que des renseignemens insuffisans sur la véritable autorité des éphores, du sénat, du peuple, du petit conseil qui paroît avoir été composé seulement de Spartiates, et de l'assemblée générale à laquelle se rendoient le peuple des provinces ou leurs députés. On découvre çà et là quelques informations sur les partis qui s'agitoient, par leurs liaisons avec la politique extérieure; mais nous ne possédons que des notions fort obscures sur les affaires intérieures, sur ces révolutions insensibles des lois, des mœurs et de la politique, sur les déviations au système de Lycurgue que produisirent à la longue, le laps de temps et les changemens dans les affaires de la république; tels que les conquêtes, les relations avec les gouvernemens

étrangers, l'extension de la puissance au dehors ; les négociations pour la paix et pour la guerre ; l'application des revenus publics à l'entretien des flottes et des armées ; enfin, ce qui n'est pas moins important, l'accumulation de propriétés dans les mains des citoyens qui avoient recueilli l'héritage de leurs femmes.

Lycurgue n'avoit voulu établir parmi son peuple d'autre distinction de rang et d'autres privilèges que ceux de l'âge ou du mérite ; mais dans le cours des siècles, il s'éleva de grandes différences entre les classes de citoyens. Les familles établies dans la capitale, et particulièrement appelées Spartiates, s'étoient emparées de presque toute la puissance publique. Le reste compris sous le nom général de Lacédémoniens ou de Laconiens, étoit exclu des grands emplois civils et militaires. A la célèbre

bataille de Platée, chaque Spartiate étoit accompagné de sept hilotes ; et les autres Lacédémoniens n'en avoient qu'un seul. Les Spartiates dans cette armée, selon Hérodote, étoient cinq mille, et les Lacédémoniens étoient seulement en nombre égal. Du temps de Xénophon il paroît que les familles spartiates étoient considérablement réduites ; elles ne faisoient qu'une très-petite portion des habitans de Sparte. On les appeloit Ὅμοιοι, dénomination qui correspond à celle de *pairs* ; c'étoit à ces familles qu'étoient réservées les principales dignités de l'état.

Avant l'époque où nous sommes parvenus, la distinction des rangs causoit moins de jalousie à Lacédémone que dans tous les autres états de la Grèce ; le peuple étoit mieux réuni en un seul corps ; mais après la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens

ayant acquis une grande puissance, il y eut plus de tentations pour désirer de grands emplois ; en même temps les gens en place eurent moins besoin des services de la masse du peuple. Les familles riches commencèrent à mettre plus de distinction entre elles et les autres, à s'arroger l'autorité avec moins de réserve et de discrétion.

Il n'y avoit pas une année qu'Agésilas étoit sur le trône, lorsque les rivalités causées par l'inégalité des rangs, et la conduite impolitique de ceux qu'on appeloit proprement Spartiates, faillirent occasionner les plus affreux désordres.

Il y eut un complot pour opérer une révolution entière dans le gouvernement ; les conjurés avoient résolu d'assassiner les deux rois, les éphores et le Sénat.

Cinadon, chef de cette conspira-

tion, étoit un jeune homme que sa naissance et ses talens élevoient au-dessus de la foule, et qui voyoit avec indignation les obstacles qui s'opposoient à son avancement. Pour mieux séduire ses adhérens, il leur faisoit compter dans les assemblées publiques le petit nombre des vrais Spartiates; disant que ceux-ci, outre les rois, les éphores et le sénat, n'étoient peut-être pas plus de quarante, tandis que les Lacédémoniens qu'ils gouvernoient si despotiquement, et qu'ils excluoient des dignités, étoient plus de quatre mille; il ajoutoit que la disproportion étoit encore plus grande dans les villes ou villages de la Laconie, où se trouvoit un seul magistrat spartiate. Cinadon ne doutoit nullement que tous les hilotes, tous les habitans nouvellement admis au droit de cité, le bas-peuple de la capitale et celui des au-

tres villes ne fussent de son parti ; car tous ces hommes ne cessoient de manifester par des discours leur mécontentement contre les Spartiates.

La conspiration ayant été révélée par un des conjurés, les éphores doutèrent tellement des dispositions du peuple de Sparte, qu'ils n'osèrent pas y faire arrêter Cinadon. Ils ne voulurent pas même convoquer le petit conseil ; ils prirent la résolution d'envoyer Cinadon avec une mission d'intérêt public sur les frontières. Là il fut arrêté; on le força de nommer ses complices qui furent mis en prison, avant que l'on soupçonnât que la conspiration fût découverte. L'exécution de Cinadon et de ses principaux complices apaisa la sédition, et les Spartiates continuèrent à jouir de leurs privilèges exclusifs.

Tandis que les Lacédémoniens cal-

moient heureusement ces troubles domestiques, ils eurent de sérieuses alarmes au dehors [1]. Un Syracusain nommé Hérodas vint de Phénicie à Lacédémone ; il annonça que l'on faisoit de grands préparatifs dans les ports phéniciens, qu'on y équipoit une multitude de galères, et qu'on en rassembloit de toutes les provinces maritimes de l'empire des Perses. Le bruit courut qu'une flotte de trois cents voiles devoit être formée, et l'on soupçonna qu'elle avoit pour but d'attaquer la Grèce ou quelques-unes de ses possessions.

Cette nouvelle fit une vive impression à Lacédémone. On n'avoit pas été informé que le traité conclu avec Tissapherne par Dercyllidas eût été ratifié par le roi, ou qu'il dût l'être ; il n'étoit guère probable que les conditions en fussent trouvées bonnes

[1] L'an 397 avant J. C.

par la cour de Suze ; et l'on avoit plus d'une fois éprouvé l'infidélité de Tissapherne.

C'étoit surtout pour les colonies qu'on avoit des craintes. Depuis le départ de Dercyllidas, tout étoit tombé dans le désordre ; la démocratie avoit été abolie de tous côtés par Lysandre ; il avoit établi dans chaque ville un conseil de magistrats, revêtu de l'autorité suprême. Si l'on en croit les déclamations des orateurs athéniens, ces oligarques exerçoient la tyrannie la plus révoltante ; sans doute il y a de l'exagération dans ces tableaux, mais les griefs ne paroissent pas tout-à-fait destitués de fondement.

Lacédémone s'empressa de convoquer une assemblée des députés de la confédération. Dans les dernières années, les Grecs d'Asie avoient été fréquemment en guerre contre les

satrapes voisins ; mais il y avoit long temps que les forces de l'empire de Perse n'avoient agi directement contre la Grèce. Lysandre proposa d'envoyer en Asie une armée pour protéger les établissemens grecs. Agésilas, d'après l'invitation de Lysandre, offrit d'en prendre le commandement ; il ne demandoit pour cette expédition que deux mille Lacédémoniens de la classe des Néodamodes, et six mille soldats pesamment armés que fourniroient les alliés.

Ces propositions furent accueillies. Xénophon rapporte qu'Agésilas, en ménageant à-la-fois les éphores, le sénat, et le peuple, avoit obtenu un pouvoir plus étendu qu'aucun de ses prédécesseurs. Par suite de la même politique, il demanda qu'on lui donnât trente Spartiates pour l'accompagner. Nous avons vu plus haut qu'on avoit donné à Agis un conseil

de dix Spartiates pour modérer ou contrôler son autorité dans l'expédition contre Argos. Cette entrave à la puissance royale une fois établie ne pouvoit plus guère être écartée. En demandant un conseil de trente officiers, au lieu de dix, Agésilas faisoit une chose agréable aux Spartiates ; cependant il diminuoit l'influence de chaque individu ; et peut-être rendoit-il par-là plus facile de diriger le conseil à son gré.

Ce prince ne fut pas aussi habile dans sa politique extérieure, ou du moins il négligea de sages précautions. Un incident d'une étrange nature, arrivé au moment où il alloit s'embarquer, fut le présage des maux qui menaçoient la tranquillité de la Grèce.

Le port de Gereste en Eubée étoit le rendez-vous des troupes. Agésilas accompagné d'une foible escorte é-

tant arrivé au port d'Aulide en Béotie, résolut de célébrer un sacrifice dans ce lieu mémorable par celui d'Agamemnon, et par le départ des forces réunies de la Grèce pour la guerre de Troie. Déjà la cérémonie étoit à moitié accomplie, lorsque les Béotarques thébains, à la tête d'un corps considérable de cavalerie, interrompirent le sacrifice. Agésilas non moins surpris qu'irrité, mais incapable de faire aucune résistance, implora la vengeance des dieux contre les Béotiens pour les punir de cette violation impie. Sans doute les Béotiens regardoient ce sacrifice de la part d'un roi spartiate comme un attentat impie aux droits de leur nation; toujours est-il qu'Agésilas avoit commis une imprudence, et que les Béotiens se conduisirent avec une insolence brutale.

Il n'en résulta pas autre chose

pour le moment ; Agésilas continua sa route pour Gereste, et débarqua heureusement à Ephèse avec son armée ; mais nous verrons quelles ont été pour la Béotie et pour Lacédémone les terribles conséquences de cet événement.

L'arrivée du roi de Sparte avec une armée grecque ne pouvoit donner que beaucoup d'alarmes aux satrapes [1]. Tissapherne fit demander par une députation la cause de cette mesure qui étoit une violation manifeste du traité conclu avec Dercyllidas.

Agésilas répondit qu'il n'avoit aucun dessein hostile sur les états du roi de Perse ; mais qu'il vouloit assurer l'indépendance des villes grecques d'Asie.

Tissapherne répliqua qu'il étoit aussi dans l'intention de maintenir

[1] L'an 396 avant J. C.

la paix : en conséquence il demanda et obtint d'Agésilas le temps nécessaire pour envoyer un courrier à Suze. On conclut une trève de trois mois.

Tissapherne n'eut pas plutôt juré l'observation du traité, qu'il donna des ordres pour accélérer la marche des troupes qui le mettroient en état de le rompre. Agésilas, quoiqu'il en eût connoissance, demeura fidèle à la suspension d'armes.

Parmi les trente Spartiates qui accompagnoient Agésilas, étoit son ami Lysandre. Le roi de Sparte étoit encore peu connu des Grecs d'Asie, mais ils étoient pleins d'estime pour Lysandre qu'ils connoissoient depuis long-temps : aussi ce dernier exerçoit-il tant d'influence qu'on eût dit, suivant l'expression de l'historien, que Lysandre étoit le roi, et Agésilas un simple particu-

lier. Les vingt-neuf collègues de Lysandre prirent de l'ombrage de l'ascendant qu'il s'arrogeoit dans les affaires ; ils intriguèrent auprès d'Agésilas, dans l'esprit duquel ils parvinrent à jeter des soupçons.

Lysandre s'étant aperçu du refroidissement du roi, eut avec lui un entretien plein de franchise dans lequel il demanda à être employé ailleurs. Lysandre obtint en conséquence un commandement sur les rives de l'Hellespont. Là il rendit les plus grands services à son pays, en attachant au parti des Grecs un Perse d'un rang distingué, nommé Spithridate, qui avoit à se plaindre du satrape Pharnabaze.

Tissapherne assuré de la prochaine arrivée des troupes, et surtout de la cavalerie, fit dire à Agésilas que si les troupes européennes ne sortoient sur le champ de l'Asie, Agé-

silas et les siens devoient s'attendre à la vengeance du grand roi [1]

Agésilas pour qui cette perfidie du satrape n'étoit pas imprévue, reçut cette déclaration avec gaîté, et il chargea les envoyés de Tissapherne de dire à leur maître qu'il le remercioit d'avoir rendu les dieux vengeurs du parjure, ennemis des Perses et favorables à la cause des Grecs.

Il donna aussitôt des ordres pour rassembler ses troupes, et pour commencer la guerre en Carie, c'est-à-dire dans le pays où il savoit qu'il porteroit les coups les plus sensibles au satrape.

Tissapherne en effet songeoit moins à la sûreté générale de l'empire, qu'à celle des biens immenses qu'il possédoit en Carie. Cette province étant montagneuse et peu favorable aux évolutions de la cava-

[1] L'an 395 avant J. C.

lerie, il y envoya presque toute son infanterie ; puis inondant avec son innombrable cavalerie toute la vallée du Méandre, il espéra anéantir l'armée grecque avant qu'elle eût le temps de se retirer sur les hauteurs.

Agésilas sentit bien que dans la plaine il combattroit avec désavantage contre la cavalerie des Perses. Dès qu'il fut assuré qu'une marche feinte avoit attiré l'attention du satrape, du côté du Sud, il prit tout à coup le chemin opposé. C'est ainsi qu'il joignit plus promptement et sans opposition les forces des colonies septentrionales, au nombre desquelles étoient les restes de l'armée de Cyrus. Il tomba à l'improviste sur la satrapie de Pharnabaze et ravagea le pays. Les villes lui ouvroient les portes dès qu'il paroissoit; son armée étoit enrichie d'un immense butin.

Mais arrivé à Dascylium, résidence du satrape, il apprit à connoître quels efforts étoit encore capable de faire la cavalerie ennemie. Son petit corps de cavalerie qui marchoit en avant fut attaqué par un nombre à-peu-près égal de cavaliers perses, et forcé à la retraite.

Le lendemain on consulta les entrailles des victimes; elles donnèrent des présages défavorables. On les regarda comme un avertissement des dieux, de ne pas aller plus loin; Agésilas rétrograda du côté de la mer.

Heureusement l'hiver n'étoit pas éloigné; les colonies grecques avoient alors moins à craindre les incursions de la cavalerie des Perses. Agésilas prit ses mesures d'avance pour ouvrir avec plus d'avantage la campagne suivante. Les villes grecques d'Asie furent requises de fournir

des hommes ; on leur donna avis que les citoyens ne seroient pas tenus de faire le service en personne ; qu'ils pourroient se faire remplacer par des hommes bien armés et bien équipés.

Au commencement du printemps, Agésilas rassembla ses forces à Ephèse [1], et montra plus de prévoyance que n'en avoient habituellement les généraux de son siècle, en exerçant d'avance ses soldats au service. Ordinairement chez les Grecs, chaque soldat s'armoit comme il pouvoit suivant le zèle qu'il portoit à la cause commune, ou le soin qu'il prenoit de sa sûreté personnelle. Tout homme qui n'avoit pas une armure complète, ou qui ne connoissoit pas les manœuvres des troupes pesamment armées, étoit jeté dans la foule ignoble des soldats équipés à la légère.

[1] L'an 394 avant J. C.

Sa paie, si on lui en donnoit une, étoit beaucoup moindre; il ne lui étoit pas permis d'avoir un valet pour le servir; s'il étoit fait prisonnier, on ne s'occupoit pas de le délivrer; s'il étoit tué, son nom n'étoit pas honorablement inscrit sur la liste des morts.

Agésilas ne voulut pas livrer au hasard l'intérêt de son pays et sa propre gloire; il fit faire régulièrement l'exercice aux soldats pesamment armés, à ceux qui avoient des armures moyennes, aux archers et à la cavalerie. Il excita l'émulation en donnant des prix à ceux qui se distinguoient par leur adresse.

En même temps le roi de Sparte cherchoit à soutenir par la religion la confiance et le courage du soldat. Après les exercices, il conduisoit les troupes au temple de Diane. Ceux qui avoient remporté les prix fai-

soient hommage de leurs couronnes à la déesse.

Parmi les prisonniers que les Grecs avoient amenés à Ephèse, il y en avoit qui appartenoient à des familles opulentes, et d'un rang élevé, et qui n'étoient pas accoutumés aux fatigues d'aucune espèce. Agésilas fit vendre à l'encan ces captifs, et ordonna en même temps qu'ils fussent exposés tout nus.

Les exercices gymnastiques si ordinaires chez les Grecs, et qui tiroient leur nom de ce que les athlètes s'y livroient tout-à-fait nus, rendoient leur peau toute brune; les Perses au contraire à qui ces exercices étoient inconnus, avoient la peau blanche et les membres délicats. Ils ne paroissoient pas capables d'activité, ni d'un travail soutenu. Les Grecs jugèrent d'après un pareil spectacle, qu'ils n'avoient

rien de plus à craindre dans les combats de la part de tels hommes, que si c'eussent été des femmes.

La première année du commandement d'Agésilas étant expirée, Lysandre et les vingt neuf autres commissaires retournèrent dans leurs foyers; ils furent remplacés par un nombre égal d'autres Spartiates. Le roi distribua entr'eux les principaux emplois. Xénoclès eut le commandement de la cavalerie, Scythès fut nommé général des Néodamodes lacédémoniens; Hérippidas fut chef des anciens soldats de Cyrus, et Migdon prit sous ses ordres les Grecs asiatiques. Ensuite le roi leur notifia son intention qui étoit d'attaquer les possessions les plus riches de l'ennemi.

Tissapherne crut que ce mouvement de l'armée grecque étoit encore une feinte comme celui de l'année précédente. Convaincu qu'il a-

voit d'autant plus à craindre pour la Carie, que l'ennemi ne paroissoit pas vouloir l'attaquer, il y envoya encore une fois son infanterie, et campa avec sa cavalerie dans la vallée du Méandre.

Agésilas le trompa en faisant précisément ce qu'il avoit annoncé ; il pénétra sur le territoire de Sardes et le pilla pendant trois jours.

Le quatrième jour, tandis que les maraudeurs grecs s'étoient dispersés sur les rives florissantes du Pactole, ils furent tout-à-coup chargés par un détachement de cavalerie persanne, et mis en déroute. Agésilas ayant ordonné à sa cavalerie de les secourir, on aperçut toute l'armée des Perses en ordre de bataille. Le terrain n'étoit pas favorable pour lutter contre tant de cavalerie ; mais toutes les forces des Grecs étoient réunies, et les Perses n'avoient pas d'in-

fanterie. Agésilas crut donc qu'il devoit profiter de l'occasion ; les Grecs remportèrent l'avantage ; ils firent peu de prisonniers, mais s'emparèrent du camp ennemi.

Les troupes légères d'Agésilas étoient avides de butin ; mais le roi de Sparte, pour mettre un frein à leur rapacité, fit garder son camp par des troupes plus régulières ; ensuite il fit un partage égal du butin qui étoit immense.

Lorsqu'Agésilas revint de cette expédition, il amena en Grèce plusieurs chameaux ; ces animaux y étoient alors peu connus ; ils furent regardés comme la plus belle partie trophées.

La bataille du Patocle causa de grandes inquiétudes à Sardes, et l'on se plaignit de la conduite du satrape. Les alarmes devinrent encore plus vives, lorsqu'on vit l'armée grecque

aux portes de la ville. Agésilas, pour augmenter le désordre, se déclara dans une proclamation l'ami et le protecteur de tous les Perses qui désiroient leur liberté. Il ne paroît pas que ses promesses aient attiré auprès de lui beaucoup de déserteurs ; mais la cour de Perse en fut effrayée, et résolut la perte de Tissapherne. Un officier nommé Tithraustès fut envoyé à Sardes pour faire couper la tête à Tissapherne, et le remplacer dans sa charge. Telle fut la fin de cet homme immoral qui avoit joué un si grand rôle dans les affaires de la Grèce ; cependant sa foiblesse et sa lâcheté furent plus utiles aux Grecs que sa perfidie ne leur fît de mal.

Le premier acte d'autorité que fit Tithraustès est une preuve de la foiblesse de l'empire des Perses. Au lieu de réparer la honte que venoient d'essuyer les armes persannes, il entra

en négociation avec Agésilas. Le roi de Sparte répondit qu'il ne demandoit pas mieux que de conclure un traité, mais qu'il n'en avoit pas le pouvoir. Tithraustès l'invita à demander l'autorisation du sénat de Sparte, et supplia que du moins les Grecs lui accordassent une trève particulière à son gouvernement. Considérez, dit-il, Pharnabaze comme votre ennemi, et envahissez, si vous le voulez, son territoire; quant à moi, j'ai droit à l'amitié des Grecs; je leur ai fait justice de celui qui les a le plus offensés.

Tel fut le langage honteux du lieutenant du grand roi. Le reste de sa conduite montre encore plus d'incapacité. Agésilas ne craignit pas de lui demander, comme prix de la trève qu'il accordoit à son gouvernement, qu'il lui payât les dépenses qu'occasionneroit le changement du

théâtre de la guerre ; le nouveau satrape y consentit, et donna en conséquence une somme de trente talens.[1]

Agésilas avoit d'abord des vues modérées ; il se seroit contenté de la gloire de donner l'indépendance aux Grecs d'Asie, et la paix à ceux d'Europe ; mais la facilité de ses succès enflamma son ambition. Pendant ce temps-là les amis qu'il avoit à Sparte le secondoient puissamment. Les éphores lui envoyèrent une commission en vertu de laquelle toutes les forces de terre et de mer furent mises à sa disposition, avec l'autorisation de nommer l'amiral.

Le roi s'adressa aux Grecs d'Asie pour leur demander des vaisseaux, et renforça sa flotte de cent vingt nouvelles galères. Quant au choix de l'amiral, il consulta plutôt dans cette

[1] Environ 162,000 francs.

occurrente des vues particulières que l'intérêt public ; il remplaca Pharax qui lui avoit rendu les plus grands services, par Pisandre, frère de la reine son épouse, homme dont le courage étoit éprouvé, mais peu versé dans les connoissances maritimes.

Les préparatifs d'Agésilas prouvant qu'il n'avoit aucun désir de faire la paix, alarmèrent Tithraustès. L'armée perse étoit affoiblie, mais le satrape avoit à sa disposition des richesses immenses : il trouva moyen de s'instruire à fond des dissensions qui divisoient les républiques de la Grèce, de la jalousie, de la haine qu'excitoit le pouvoir de Lacédémone. Il n'étoit guère facile de trouver un Perse assez versé dans la politique de la Grèce et dans la connoissance des mœurs du pays, pour nouer des intrigues avec les différens états de la Grèce ; il chargea de cette

commission délicate un Grec, nommé Timocrate de Rhodes. L'objet de sa mission étoit de mettre dans les intérêts de la Perse les hommes les plus influens de chaque république, et de les irriter contre Lacédémone.

En conséquence il étoit chargé de ne pas épargner l'argent, et ce moyen de corruption étoit alors aussi puissant qu'aujourd'hui, quoiqu'il ne fût pas aussi facile à employer. En effet on ne faisoit pas usage de lettres de change; il fallut donc que Timocrate s'embarrassât d'une quantité d'or considérable. Telle étoit la pauvreté des républiques grecques, qu'avec une somme d'environ cent mille écus de notre monnoie judicieusement distribués, on pouvoit opérer de grands changemens dans la politique du pays.

Xénophon nomme les principaux

chefs de parti de Thèbes, de Corinthe et d'Argos qui se laissèrent ainsi séduire. Quant aux Athéniens, si nous pouvons ajouter foi à son impartialité, lorsqu'il parle de ses compatriotes, ils ne furent point dirigés par des vues aussi basses ; ils ne furent guidés que par une noble ambition, et par l'espoir de recouvrer le rang qu'ils avoient perdu dans la Grèce.

Les assemblées générales des diverses républiques retentirent de déclamations contre la tyrannie de Lacédémone. L'indignation étoit universelle ; cependant on n'avoit pas de prétexte pour rompre ouvertement. Le gouvernement de Sparte avoit assez de prudence pour éviter d'enfreindre directement les traités par lesquels les républiques de la Grèce s'étoient liguées sous sa protection.

Les Thébains furent ceux qui, les premiers, alléguèrent des griefs. Il s'étoit élevé des contestations au sujet d'une portion de territoire située sur les frontières de la Phocide et de la Locride opontienne. Androclidas, un des principaux meneurs de Thèbes, l'un de ceux que l'or des Perses avoit corrompus, si l'on en croit Xénophon, persuada aux Locriens de lever des contributions sur ce terrain disputé. Les Phocidiens usèrent aussitôt de représailles; il ne fut pas difficile d'exciter la multitude de Thèbes à venger ses alliés; on fit en conséquence une invasion dans la Phocide.

Les Phocidiens envoyèrent des ambassadeurs à Lacédémone pour réclamer son assistance, comme membres de sa confédération. Les Spartiates se réjouirent de l'occasion qui se présentoit de réprimer par la force

des armes l'insolence des Thébains. Ils étoient enivrés des victoires de leur roi Agésilas contre les Perses, et la cause paroissoit d'ailleurs si juste qu'ils ne doutoient pas que le reste des confédérés ne secondât leurs efforts. La guerre fut donc résolue, on requit les alliés de fournir leur contingent, et l'armée lacédémonienne se mit en marche.

Les Thébains demandèrent de leur côté des secours à Athènes. Ils savoient que cette république nourrissoit contre Lacédémone un ressentiment toujours prêt à éclater, mais ils savoient aussi que les Athéniens avoient contr'eux-mêmes des griefs justement fondés. Les envoyés furent chargés de détruire par des flatteries ces dernières préventions, et d'exciter d'un autre côté la haine des Athéniens contre leurs ennemis

[1] L'an 393 avant J. C.

naturels; ils leur présentèrent la probabilité d'obtenir l'alliance du roi de Perse, désormais l'ennemi déclaré de Lacédémone. Thrasybule seconda cette démarche, et il fut décrété dans l'assemblée du peuple, que l'on formeroit avec Thèbes une alliance offensive et défensive contre Lacédémone.

Lysandre, toujours puissant à Sparte, fut chargé de se rendre en Phocide, où il assembla les troupes des Phocidiens et celles des confédérés du nord : il se mit aussitôt en marche pour Orchomène, ville qui ne supportoit qu'avec peine l'autorité des Thébains : après quelques négociations les portes lui furent ouvertes.

De là il s'avança à Haliarte, où il étoit convenu que Pausanias, collègue d'Agésilas, viendroit les joindre avec une armée peloponnésienne.

Pausanias manqua de parole, ce-

pendant Lysandre s'approcha de la place, entra en pourparler avec quelques-uns des principaux citoyens, et auroit réussi comme à Orchomène, sans la présence de plusieurs Thébains.

L'armée thébaine ne perdit pas de temps pour marcher contre Lysandre. Soit que cet habile général eût été surpris par la rapidité de l'ennemi, soit que d'anciens succès lui eussent trop appris à compter sur ses propres talens, sur le zèle et la discipline de ses troupes, ou sur la foiblesse de l'ennemi, il fut attaqué presque à l'improviste sous les murs d'Haliarte, au moment où il se disposoit à livrer un assaut, et perdit la vie dans la bataille. Son armée prit la fuite, mais se retira dans les montagnes, d'où elle fit pleuvoir une grêle de flèches et de fragmens de

rochers sur l'ennemi qui la poursuivoit.

Le lendemain on vit de quelle importance est la vie d'un seul homme. Les Phocidiens et leurs alliés, quoique victorieux jusques-là, ayant perdu le chef qui les avoit réunis et en qui ils avoient confiance, se dispersèrent chacun chez eux, et leur armée fut entièrement dissoute.

Les Thébains sembloient avoir remporté un avantage signalé; mais bientôt après, Pausanias étant arrivé avec une armée formidable, ils retombèrent de nouveau dans l'abattement.

L'arrivée de l'armée athénienne leur rendit courage. Pausanias ne se sentit pas assez fort pour tenir la campagne; il demanda une trève, les Thébains ne l'accordèrent que sous la condition que les Péléponnésiens évacueroient sur le champ la

Béotie : cette condition humiliante fut acceptée.

Tandis que la Grèce voyoit renaître dans son sein une guerre intestine, et que Lacédémone perdoit si promptement sa considération et son influence, Agésilas suivoit avec succès un plan extrêmement judicieux d'opérations contre la Perse [1].

Il ne se proposoit pas moins que de démembrer l'empire de Perse, en laissant les différentes portions séparées, jouir de leur indépendance politique.

La révolte de Spithridate étoit un grand acheminement à l'exécution de ce projet. Ce même Spithridate s'engagea à gagner Cotys ou Corylas, roi de Paphlagonie, autre tributaire du grand roi, et qui avoit des motifs de mécontentement : d'un autre côté l'Egypte depuis long-temps

[1] L'an 392 avant J. C.

en insurrection, n'avoit pu être subjuguée.

Il ne paroît pas qu'Agésilas fût instruit des intrigues de Tithraustès en Grèce, lorsqu'au commencement de l'automne, il quitta le territoire de la Lydie, pour entrer dans la Bythynie. Pharnabaze n'avoit pas fait de préparatifs suffisans pour défendre le pays; aucune armée ne se mit en mesure de l'arrêter dans sa marche; plusieurs villes ouvrirent volontairement leurs portes, d'autres furent prises d'assaut, et toute la campagne livrée à un affreux pillage. Pendant ce temps-là les négociations avec Cotys avoient bien tourné; ce prince conclut un traité d'alliance avec la république de Sparte. Agésilas, pour fortifier son union avec Cotys, et en même temps pour récompenser Spithridate, proposa un mariage entre le prince paphlagonien et la fille de ce noble Persan.

Agésilas attaqua ensuite Dascylium, capitale de la Bithynie, et dont le territoire étoit le patrimoine de Pharnabaze. Le satrape n'ayant pas d'infanterie à opposer aux phalanges grecques, fut réduit à la triste nécessité d'abandonner ses propriétés à l'avidité des conquérans.

Tous les soins et la prévoyance d'Agésilas étoient inutiles, pour prévenir les funestes effets de la sécurité excessive qu'inspiroit à ses soldats leur mépris toujours croissant pour un ennemi qui savoit si peu se défendre : d'un autre côté, quoique Pharnabaze ne fût pas assez fort pour résister à l'armée des Grecs cependant ses troupes ne manquoient pas d'activité, ni d'énergie pour livrer à propos des escarmouches. Il surprit un détachement ennemi, qui s'étoit écarté dans la

campagne ; il fondit sur cette troupe ; composée d'environ sept cents hommes, avec quatre cents hommes de cavalerie et deux chars armés de faux. La déroute des Grecs fut complète, on leur tua cent hommes, et très-peu se seroient échappés, si Agésilas n'eût fait avancer promptement son corps d'armée.

Quelques jours après, le camp du Satrape fut attaqué auprès d'un village appelé Cava. Les Perses furent battus, et leur camp fut pris. Le partage du butin fit naître des dissensions entre les Grecs et Spithridate : le résultat de cette déplorable querelle fut la retraite de Spithridate et des Paphlagoniens auxiliaires. Ils se rendirent à Sardes, et se livrèrent à Ariée, qui ayant été lui-même autrefois rebelle contre son souverain, étoit dans le cas de les mieux recevoir.

Agésilas chercha à compenser ce

malheur par quelqu'autre avantage. Apollophane, Grec de Cyzique, lequel avoit été long-temps uni à Pharnabaze par les liens de l'hospitalité, étoit à cette époque l'hôte d'Agésilas. Il conçut l'idée de ménager une entrevue entre le Satrape et le roi de Lacédémone, et il y réussit. Le rendez-vous eut lieu en plein air. Agésilas accompagné de ses trente Spartiates, arriva le premier; ils s'assirent tout simplement sur le gazon. Pharnabaze arriva ensuite avec un nombreux cortège, magnifiquement vêtu; ces derniers prirent place sur de superbes tapis et sur de riches coussins, à la manière des Perses.

La simplicité et la modestie du roi de Sparte, donnèrent une noble honte à Pharnabaze; il fit disparoître tous ces objets de luxe, et pour imiter cette simplicité qu'il admiroit, il s'assit également à terre.

Après les complimens d'usage,

Pharnabaze présenta la main à Agésilas, puis ils commencèrent la conférence. Pharnabaze parla le premier comme étant le plus âgé. Le résultat de leurs conventions fut, que l'armée grecque évacueroit le territoire de la Bithynie.

Au moment où ils se séparèrent, le fils de Pharnabaze et Agésilas s'engagèrent à une hospitalité mutuelle. Le jeune homme donna pour gage au roi de Sparte un javelot d'un travail précieux. Agésilas cherchant quelque chose digne de lui être offert en retour, s'aperçut que le cheval d'un des officiers de sa suite avoit des harnois d'un grand prix ; il les fit détacher et placer sur le coursier du fils de Pharnabaze. Peu de temps après, pendant l'absence de Pharnabaze, son frère usurpa le gouvernement. Le fils obligé de chercher sa sûreté dans la fuite, se rendit en

Grèce où il fut reçu avec distinction par Agésilas.

Au surplus le roi de Sparte exécuta ponctuellement le traité ; il sortit de la Bithynie, se dirigea vers l'ouest, et campa dans la vallée de Thébé. Comme le printemps approchoit [1], il fit aux colonies grecques des réquisitions pour qu'on lui envoyât de nouvelles levées. Il se proposoit de marcher du côté de l'est, au-delà des satrapies de Tithraustès et de Pharnabaze. Il crut, d'après l'extrême foiblesse de l'empire, qu'il pouvoit sans danger s'enfoncer dans le pays.

C'en étoit fait, peut-être, de la Perse, si de nouveaux événemens arrivés en Grèce n'étoient venus contrarier les projets d'Agésilas et retarder d'un demi-siècle la chute de cet empire qui devoit être consommée par Alexandre-le-Grand.

L'an 392 avant J. C.

CHAPITRE XXXIII.

Confédération dans la Grèce contre Lacédémone. Rappel d'Agésilas. Expédition de ce prince en Argolide, en Acarnanie, etc.

TANDIS qu'Agésilas faisoit de si glorieux progrès en Asie, [1] il se préparoit en Grèce contre Lacédémone une confédération formidable. Athènes s'étoit, comme nous l'avons vu, liguée avec la Béotie; elle avoit entraîné Argos dans cette alliance; Argos y avoit engagé Corinthe. Les peuples de l'Acarnanie, de l'Ambracie, de Leucade, d'une partie de la Thessalie, toute l'île d'Eubée et les villes populeuses de la Chalcidique

[1] L'an 392 avant J. C.

de Thrace avoient suivi la même impulsion.

Au lieu de donner, conformément à l'ancien système, une suprématie dangereuse à l'une de ces républiques sur les autres, on résolut de faire décider toutes les affaires par un congrès de leurs députés. L'idée étoit bonne, mais le reste du plan étoit défectueux.

Quoi qu'il en soit, ces événemens ne pouvoient manquer de causer de vives inquiétudes à Sparte. On savoit que les Perses avoient distribué beaucoup d'argent parmi les Grecs. Les éphores sentirent la nécessité de la présence d'Agésilas, et l'invitèrent à revenir promptement au secours de son pays menacé de tant de désastres.

Agésilas promit aux Grecs d'Asie de revenir auprès d'eux, dès que les affaires qui l'appeloient en Europe

seroient terminées. Avant son départ deux soins principaux l'occupèrent. Ce fut d'abord de pourvoir à la sûreté des Grecs d'Asie pendant son absence, et de rassembler ensuite une armée nombreuse et bien disciplinée pour la conduire en Grèce.

Pour remplir le premier de ces desseins, il laissa en Asie Euxène avec le titre d'harmoste, et quatre mille hommes sous ses ordres. Pour remplir le second, il offrit des récompenses aux villes qui se montreroient les plus zélées à lui fournir des troupes bien organisées et bien exercées. Ces récompenses n'étoient autre chose que des armures d'un travail précieux; mais il y avoit aussi des prix plus considérables qui étoient des couronnes d'or.

Xénophon cite comme une somme énorme la dépense qui fut faite à cette occasion d'environ quatre ta-

lens [1]. Trois Lacédémoniens et un officier de chaque ville d'Asie, furent nommés juges de cette espèce de concours; mais Agésilas remit prudemment la distribution des prix après l'arrivée de l'armée dans la Chersonèse de Thrace.

L'armée de la confédération opposée à Lacédémone étoit plus considérable qu'on n'en avoit encore vu dans les guerres civiles de la Grèce.

Argos avoit fourni sept mille hommes pesamment armés; Athènes s'étoit assez relevée de ses désastres pour équiper six mille hoplites et six cents chevaux. Ces contingens réunis à ceux des autres états faisoient un total de vingt-quatre mille hommes pesamment armés, et plus de quinze cents chevaux, sans compter une multitude de soldats armés à la légère, et les plus estimés de la

[1] 21,600 francs.

Grèce dans ce genre de service. La totalité des combattans pouvoit monter à cinquante mille.

L'intention déclarée de l'ennemi étoit d'envahir la Laconie. Les seuls alliés sur qui les Lacédémonieus pussent compter à cette époque, étoient précisément les plus foibles d'entre les états dont se composoit la nation ; ils n'en avoient aucun au delà du Péloponnèse. Aristodème du sang royal, commanda comme régent, pour le roi Agésipolis qui étoit un enfant.

Les armées d'états confédérés sont presque toujours en proportion moins formidables que celles qui ne reconnoissent que l'autorité d'un seul chef. Tandis que les généraux avoient des discussions relativement au commandement suprême, et sur quelques autres points, les Lacédémoniens eurent le temps de réunir

leurs forces, de s'avancer au delà de leurs frontières, et d'aller jusqu'à Corinthe à la rencontre de l'ennemi.

Les Béotiens placés à la suite de leur armée, n'étoient pas disposés à combattre, et prétendirent d'abord que les entrailles des victimes ne présentoient pas un aspect favorable; mais dès que l'ordre de bataille eut été changé, que ce furent les Athéniens qui se trouvèrent en face des Lacédémoniens, et qu'ils n'eurent plus que les Achéens à combattre, ils déclarèrent que les dieux permettoient d'engager l'action.

Dans la bataille qui eut lieu, les Achéens furent défaits; tous les alliés de Lacédémone prirent également la fuite, mais les Athéniens furent vaincus avec une perte énorme. L'excellente discipline des Lacédémoniens, l'emporta tellement sur

la supériorité du nombre, qu'ils ne perdirent que huit hommes, et restèrent maîtres du champ de bataille. La perte de la confédération entière s'éleva à dix mille hommes. Le sort de cette bataille empêcha l'invasion de la Laconie, mais elle ne fut pas autrement décisive.

Agésilas revenant à la hâte de l'Asie, traversa l'Hellespont vers le milieu de juillet. [1] Il trouva à Amphipolis Dercyllidas qui vint lui annoncer la dernière victoire. Agésilas dépêcha aussitôt cet habile officier en Asie, pour y communiquer ces belles nouvelles, et pour déclarer que si les affaires alloient bien, il ne tarderoit pas à revenir en Orient.

Il traversa la Thrace et la Macédoine sans la moindre opposition; il trouva la Thessalie moins bien disposée en sa faveur. On lui avoit laissé

[1] L'an 392 avant J. C.

ouverts les défilés des montagnes voisines de la Macédoine, où des troupes peu nombreuses auroient pu en arrêter de plus considérables. Tandis que l'armée des Lacédémoniens traversoit la plaine, un corps de cavalerie thessalienne vint la harceler ; ce ne fut pas une petite gloire pour Agésilas, de voir sa cavalerie recrutée à la hâte, et que lui seul avoit formée, vaincre et disperser la cavalerie thessalienne qui passoit pour la meilleure de la Grèce.

Agésilas ne trouva plus d'ennemi jusqu'aux confins de la Béotie ; mais là il reçut une nouvelle bien fâcheuse. L'exposition de ces événemens exige quelques détails.

Nous avons vu que l'île de Chypre avoit passé, des Phéniciens, entre les mains des Grecs, et que la ville de Salamine étoit la première que ceux-ci y eussent fondée.

Cette île avoit ensuite passé sous la domination des Perses, puis sous celle des Athéniens; enfin les Perses étoient rentrés en possession de l'île de Chypre.

Vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, ou peut-être avant qu'elle n'eût éclaté, un Tyrien avoit usurpé à Salamine l'autorité suprême. Quelques années après, une conspiration mit fin à son règne et à sa vie; un autre Tyrien chef des conjurés, ayant pris sa place, résolut de s'en assurer la possession par les cruautés si communes dans des révolutions pareilles.

Entr'autres opprimés, Evagoras jeune Grec qui se vantoit de descendre des anciens princes de Salamine, de la race de Teucer, fut contraint à chercher son salut dans la fuite. La tyrannie du chef tyrien ayant révolté les Phéniciens eux-mêmes,

et ayant déterminé les Grecs à se liguer contre lui, Evagoras forma le hardi projet, à la tête seulement d'une cinquantaine de compagnons de son exil, de recouvrer ce qu'il regardoit comme son patrimoine. Il débarqua avec ses affidés auprès de Salamine pendant la nuit; ils forcèrent une petite porte mal gardée, marchèrent directement contre le palais, et après avoir défait les gardes du tyran dans un combat opiniâtre, ils se rendirent maîtres de la ville, et Evagoras s'empara de la royauté ou de la tyrannie.

Cette petite révolution dans une île éloignée, devint par un enchaînement de circonstances, hors de toute prévoyance humaine, la source principale de grands changemens dans la Grèce.

Cependant Evagoras parvenu tout-à-coup au pouvoir sur un peuple di-

visé par son origine et sa langue aussi bien que par l'esprit de parti, ne pouvoit s'y soutenir sans de grands dangers. Il invita parmi les nombreux exilés de la Grèce, les hommes les plus entreprenans à venir s'établir à Salamine. L'orateur athénien Andocides, l'ami et le compagnon d'Alcibiade pendant sa jeunesse, fut un de ceux qui y cherchèrent fortune.

Evagoras poussa plus loin ses vues; il résolut d'étendre sa puissance au dehors, et de se mettre en état de résister au besoin à l'autorité de la Perse. Il forma une alliance avec Athènes, et en retour des services qu'il rendit à cette république, il obtint l'honneur d'être admis au nombre de ses concitoyens.

Telle étoit la situation des choses à Salamine, lorsque Conon y chercha un refuge, après la malheureuse

journée d'AEgos-Potamos. Evagoras ne pouvoit manquer d'accepter les offres d'un officier de ce mérite qui amenoit d'ailleurs avec lui huit galères complètement armées et équipées.

Mais Conon étoit encore plus précieux sous d'autres rapports; il avoit eu de fréquentes relations avec les satrapes de Perse. Evagoras avoit besoin, pour négocier avec eux, d'un intermédiaire intelligent, et à qui sa réputation donnât quelqu'importance.

Il n'est donc pas étonnant qu'une étroite amitié se soit établie entre Conon et Evagoras. Conon procura à celui-ci l'amitié de Pharnabaze.

Dès lors le tyran de Salamine ne négligea rien pour étendre au loin sa domination. Il prit quelques villes par la force des armes, gagna les autres par des négociations, et

tourna toujours ses principales attentions vers sa capitale ; il forma un port et des quais, favorisa le commerce et l'accroissement de la population; construisit des vaisseaux de guerre, et établit la discipline parmi ses troupes.

Dans le temps où Agésilas menaçoit de faire la conquête de l'Asie, et lorsque Pharnabaze qui avoit fait sa paix n'étoit cependant pas sans crainte que son gouvernement, séparé du reste de l'empire, ne tombât sous le joug de Lacédémone, Conon lui insinua que la puissance de Lacédémone qui sembloit irrésistible sur terre, pourroit être promptement et efficacement réprimée par une diversion sur mer.

Le satrape avoit à sa disposition une flotte considérable de vaisseaux phéniciens ; Evagoras avoit aussi une nombreuse escadre ; on pouvoit d'ailleurs compter sur l'appui de

plusieurs villes grecques d'Asie, toujours attachées au parti d'Athènes, et sur lesquelles Conon avoit quelqu'influence.

Peu de temps après qu'Agésilas eut passé en Europe, les efforts réunis de Pharnabaze, d'Evagoras et de Conon, parvinrent à équiper une flotte infiniment supérieure à celle des Lacédémoniens. Pharnabaze forma le projet extraordinaire pour un satrape de Perse, de prendre seulement de nom le commandement en chef, mais de s'en rapporter en effet aux talens supérieurs et à l'expérience de Conon.

Cette flotte rencontra près de Cnide celle de Lacédémone. Pisandre, le brave, mais inexpérimenté, beau-frère d'Agésilas, ne put pas éviter le combat. Conon et Evagoras l'attaquèrent avec leur division composée toute entière de vaisseaux grecs. Phar-

nabaze forma la seconde ligne avec les galères phéniciennes. Les seuls bâtimens grecs suffirent pour vaincre les Lacédémoniens. Les alliés qui formoient la gauche de la ligne lacédémonienne prirent la fuite, effrayés par le nombre ; et Pisandre fut accablé. Sa galère échoua contre Cnide, où la plus grande partie de ceux qui la montoient se sauvèrent ; mais il ne voulut pas abandonner son bâtiment, et y fut tué. Le fruit de cette victoire fut la prise de cinquante vaisseaux.

Tel fut le déplorable événement dont fut instruit Agésilas en entrant sur le territoire de la Béotie. Il eut cependant assez d'empire sur lui-même pour cacher l'affliction qu'il en éprouvoit. Il répandit le bruit que Pisandre avoit remporté une victoire complète, quoiqu'elle lui eût coûté la vie. Pour mieux accréditer cette

imposture, il ordonna des sacrifices d'action de graces.

Agésilas s'étant remis en marche, rencontra dans la vallée de Coronée l'armée des confédérés; il avoit grossi la sienne de quelques renforts qu'on lui avoit envoyés; ainsi les deux armées étoient presque égales en nombre; mais les Grecs asiatiques qui faisoient une partie considérable des forces d'Agésilas, étoient reconnus inférieurs aux troupes européennes.

Les deux armées ne furent pas plutôt en présence qu'elles se livrèrent bataille. Toutes deux descendirent dans la plaine. Les soldats des deux partis gardèrent un morne silence jusqu'à ce qu'enfin n'étant plus qu'à la distance d'un stade [1], les confédérés jetèrent le cri de guerre et s'avancèrent en courant.

[1] Environ 94 toises.

Après un combat opiniâtre, le centre des confédérés fut enfoncé. La victoire paroissoit si bien décidée que quelques-uns des Asiatiques se disposoient à offrir à Agésilas la couronne, hommage que l'on décernoit d'ordinaire au vainqueur en pareille circonstance, lorsque le roi apprit que les Thébains avoient mis en fuite les Orchoméniens qui formoient l'extrémité de son aile gauche, et qu'ils avoient pénétré jusqu'à ses bagages.

Agésilas changea aussitôt son front de bataille, pour réparer ce désordre. Les Thébains s'aperçurent alors qu'ils étoient séparés et abandonnés de leurs alliés; ils ne combattirent plus désormais pour la victoire, mais pour effectuer leur retraite: le combat fut long et sanglant. Une partie d'entre eux parvint à se faire jour à travers les Lacédémo-

niens, et gagna les hauteurs de l'Hélicon ; mais la majeure partie fut taillée en pièces, et passée au fil de l'épée.

Agésilas reçut une blessure très-grave dans cette bataille. On le portoit hors du théâtre du carnage, lorsque des cavaliers vinrent lui demander ses ordres, au sujet de quatre-vingts Thébains qui s'étoient retirés tout armés dans un temple du voisinage. Agésilas plein de respect pour les dieux, ordonna que l'on permît à ses soldats de se retirer, sans leur faire de mal.

Le lendemain matin, les troupes furent passées en revue. Tous les soldats étoient couronnés de fleurs. On éleva un trophée au son de la musique militaire.

Nous ne voyons pas pourquoi Agésilas ne prit aucune mesure pour profiter des avantages qu'une telle vic-

toire sembloit lui donner. Les Thébains ayant envoyé demander, dans les formes ordinaires, la permission d'enterrer leurs morts, on leur accorda une trève plus longue que ne l'exigeoit évidemment cette opération.

L'armée lacédémonienne se retira ensuite dans la Phocide pour y accomplir une cérémonie à laquelle la superstition des Grecs attachoit beaucoup d'importance ; c'est-à-dire pour consacrer aux dieux la dixième partie des dépouilles qu'Agésilas avoit conquises en Asie ; la valeur en montoit à cent talens [1].

Agésilas ne pouvant plus commander l'armée à cause de sa blessure, en remit le commandement au polémarque Gylis. Celui-ci la conduisit sur le territoire des Locriens-Ozoliens, avec qui les

1 Environ 540,000 francs.

Lacédémoniens étoient en guerre, afin que les troupes eussent la facilité de piller; ce qui chez les Grecs leur tenoit souvent lieu de solde. Les Locriens ne pouvant empêcher ces dégâts, ne négligèrent rien du moins pour les venger; ils s'emparèrent des défilés par lesquels devoit passer l'armée pour retourner en Phocide, et incommodèrent la marche des troupes. Gylis fut tué dans une de ces escarmourches. Agésilas se rendit par mer en Laconie, et l'armée prit ses quartiers d'hiver.

Cependant la bataille navale de Cnide avoit produit une grande et rapide révolution dans la Grèce asiatique. Les petites îles de Cos et de Nisyr, se rendirent aux vainqueurs à la première sommation. Il se fit un mouvement dans l'île de Chios. Les démocrates prirent les armes,

chassèrent les troupes de Lacédémone, et envoyèrent proposer à Conon de renouveler leur ancienne alliance avec Athènes. A Lesbos, la puissante ville de Mitylène, et sur le continent celles d'Erytrée et d'Ephèse, suivirent le même exemple.

Pharnabaze et Conon ne manquèrent pas d'encourager de telles dispositions. Ils firent voile au nord. Dès qu'ils passoient devant une ville grecque, soit sur le continent, soit dans une île, ils demandoient qu'on renvoyât les gouverneurs lacédémoniens; en même temps ils promettoient de ne pas élever de citadelle pour contenir les habitans, et de ne commettre contre eux aucune violence.

La loyauté bien connue du satrape et du commandant athénien faisoit recevoir avec joie cette proposition. Ainsi l'édifice de la puissance

lacédémonienne qui paroissoit si solidement établi depuis la guerre du Péloponnèse, et qui avoit pris tant de consistance, grace à l'habileté de ses généraux en Asie, se trouva presque détruit en un instant.

Les troupes asiatiques dont Agésilas avoit fait la levée, virent cette révolution attaquer leurs intérêts les plus chers; les principales sources dont elles tiroient leur paye, étoient taries. Aussi la plaine de Coronée semble-t-elle avoir été le dernier des champs de bataille où se soient illustrés les soldats de l'armée de Cyrus. Xénophon n'en fait plus aucune mention; cela prouve que leur destinée ne fut désormais rien moins que brillante. Sans doute ils se dispersèrent, les uns pour revenir chez eux, les autres pour prendre du service ailleurs.

Un homme supérieur, Dercylli-

das, maintenoit encore en Asie la puissance chancelante de Sparte ; il étoit à Abydos, lorsque Pharnabaze et Conon se montrèrent sur les côtes. Les habitans de cette ville dont il avoit su se concilier l'affection, ne furent ébranlés ni par les menaces, ni par les promesses. Abydos devint donc le refuge de tous les gouverneurs lacédémoniens expulsés, et de leurs partisans.

Dercyllidas se trouva bientôt assez fort pour exciter une révolte à Sestos, ville située en face d'Abydos sur la côte d'Europe. Ce furent les deux seules places dont la flotte combinée des Athéniens ne put s'emparer.

Un des résultats les plus étranges de ces derniers événemens, c'étoit l'union de Corinthe et de Thèbes avec Athènes dont elles avoient été jadis des ennemis implacables. Ces

trois républiques s'étoient en outre liguées avec Argos. Cependant la défaite de Coronée devoit effrayer les démocrates qui s'étoient emparés du gouvernement de Corinthe. Le licenciement de l'armée d'Agésilas leur avoit laissé quelques momens de repos; mais bientôt il se présenta des circonstances fâcheuses.

Sicyone restoit toujours attachée à Lacédémone. On y laissa une armée lacédémonienne, tant pour protéger la ville et le territoire, que pour tenir le théatre de la guerre le plus éloigné qu'il seroit possible de la Laconie.

D'un autre côté, la possession de l'isthme étoit très-précieuse pour les deux partis. Athènes, la Béotie et Argos envoyèrent des troupes pour aider les Corinthiens à le défendre. Ce fut ainsi que le territoire de Corinthe devint pendant l'hiver le théâ-

tre de la guerre, tandis que leurs alliés étoient tranquilles chez eux. D'après cela, il ne fut pas difficile à ceux du parti aristocratique de persuader à la multitude qu'on les avoit égarés; que leur véritable intérêt eût été de rester fidèles à l'alliance qui unissoit leurs ancêtres à Lacédémone.

Les démocrates sentirent le danger qui les menaçoit. D'accord avec les gouvernemens d'Athènes, de la Béotie et d'Argos, ils méditèrent le complot le plus atroce. Le dernier jour des fêtes eucléiennes,[1] tellement respectées, qu'on n'eût pas osé exécuter pendant leur durée les criminels condamnés par un jugement légal, fut choisi pour commettre un horrible massacre.

Les habitans de toutes les classes

[1] L'an 394 avant J. C. vers la fin de l'automne ou le commencement de l'hiver.

étoient rassemblés sur la place publique. A un certain signal, des furieux égorgèrent tous ceux du parti aristocratique, qu'ils purent rencontrer. Plusieurs proscrits se réfugièrent au pied des autels et sous la protection des statues des dieux ; mais les assassins ne craignirent pas de violer la sainteté de ces asiles. Ceux qui tomboient ainsi sous le fer d'une vengeance implacable, étoient pour la plupart, les personnages les plus âgés, des premières familles de l'état. Pasimélus, jeune homme qui jouissoit d'une grande considération, avoit assemblé les jeunes citoyens du parti aristocratique, dans un autre quartier de la ville. Alarmés par le tumulte, ils s'enfuirent vers la citadelle, et s'en emparèrent malgré la résistance d'une troupe d'Argiens et de quelques Corinthiens.

C'étoit pour eux un refuge assuré ;

mais le plus frivole des accidens leur fit abandonner cet asile. Tandis qu'ils délibéroient sur le parti qu'ils devoient prendre, le chapiteau d'une colonne tomba par hasard. On crut que c'étoit un sinistre présage; on résolut aussitôt de consulter les dieux dans un sacrifice. Les prêtres déclarèrent que les dieux leur ordonnoient de quitter leur asile. Un Thémistocle, un Lysandre, et peut-être un Xénophon, dans une circonstance pareille, n'auroient pas manqué de prouver que les augures s'étoient trompés dans leur interprétation. Les jeunes gens malheureux et crédules s'enfuirent dans les montagnes, et s'y cachèrent. Cependant ils cédèrent aux cris de leurs mères, aux sollicitations de leurs amis, à la promesse d'amnistie que leur firent les démocrates, et ils rentrèrent dans la ville.

Les chefs du parti démocratique prirent des mesures qu'ils croyoient suffisantes pour affermir leur pouvoir, sans avoir recours à de nouveaux massacres. Ils unirent leur état à celui d'Argos ; ils abolirent même le nom de Corinthiens, et décrétèrent que celui d'Argiens seroit dorénavant commun aux deux peuples.

C'est un phénomène très-singulier dans l'histoire de la Grèce. Elle nous présente une foule d'exemples d'une alliance intime entre deux villes, ou de l'expulsion des habitans d'une cité, qui devenoient citoyens d'un autre ; mais une union de ce genre, dans laquelle une des nations se confondoit intimément avec l'autre, pour exister sous un seul et même gouvernement, c'est une chose, dont jusqu'alors il n'y avoit point eu d'exemples.

Pasimélus et Alcimènes, tous deux jeunes gens, et appartenant aux principales familles, furent mécontens de ce nouvel ordre de choses, et eurent recours a Praxitas, général lacédémonien qui commandoit à Sicyone. Les portes de la ville étant bien gardées, ils sortirent par une espèce d'égoût qui étoit le lit d'un torrent dans la saison pluvieuse, et pour le passage duquel il y avoit une interruption dans les murailles. Ils proposèrent à Praxitas d'introduire un corps de troupes dans cette partie des fortifications qui, comme les fameux remparts d'Athènes, assuroient la communication de Corinthe avec son port de Léchée. Ils choisirent pour l'exécution de ce projet, une nuit où l'une des portes des grandes murailles étoit confiée à une garde qu'ils avoient gagnée pour leur projet.

Praxitas y entra sans opposition, à la tête d'un détachement lacédémonien, de toutes les troupes de Sicyone, et de cent cinquante réfugiés corinthiens. Comme il s'attendoit à être attaqué par des forces supérieures, il construisit promptement des retranchemens pour se maintenir jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts. En effet Corinthe étoit défendue, d'un côté par une garnison nombreuse, et de l'autre par des troupes mercenaires. Léchée avoit dans ses murs une garnison béotienne ; et il n'étoit pas douteux que les Argiens ne vinssent bientôt au secours de leurs nouveaux concitoyens.

Praxitas ne fut attaqué ni ce jour là, ni le jour suivant ; mais le troisième, un détachement argien étant arrivé, les Corinthiens marchèrent contre lui avec toutes leurs forces.

Les Sicyoniens attaqués par les Argiens, plièrent au premier choc. Pasimachus qui commandoit un petit corps de cavalerie lacédémonienne, voyant ce désastre, voulut le réparer. La nature du terrain s'opposoit sans doute au développement de sa cavalerie; il ordonna à ses gens d'attacher leurs chevaux à des arbres. Les petits boucliers qu'ils portoient à cheval n'étant pas favorables pour combattre contre l'infanterie pesante, ils ramassèrent ceux des Sicyoniens morts ou qui avoient pris la fuite. Ce fut dans cet équipage qu'ils marchèrent contre les Argiens, qui voyant la lettre initiale S inscrite sur leurs boucliers, crurent avoir affaire à des Sicyoniens, et n'en furent pas effrayés. Pasimachus fondant alors sur l'ennemi avec l'intrepidité d'un soldat spartiate, mais non avec la prudence qui convenoit à un officier,

fut tué avec la plus grande partie de sa troupe.

Pendant ce temps là, les Lacédémoniens pesamment armés, ayant mis en déroute les Corinthiens et leurs mercenaires, se tournèrent contre les Argiens. Ceux-ci en furent tellement alarmés, au milieu de la victoire, qu'ils ne songèrent plus qu'à la retraite. Poursuivis jusqu'aux portes de Corinthe, pour comble de malheur, ils virent que les habitans n'osoient pas les leur ouvrir, de peur que l'ennemi n'entrât avec eux. Ils furent obligés de monter sur les échelles qu'on leur tendit du haut des murailles. Le carnage fut si grand que les cadavres étoient entassés par monceaux. Praxitas conduisit ses troupes victorieuses à Léchée, qu'il emporta d'assaut, la garnison béotienne fut tuée ou faite prisonnière.

Ce fut après avoir remporté cette victoire éclatante, que Praxitas reçut un renfort de troupes péloponnésiennes ; il les employa à faire une brêche aux grandes murailles qui joignoient Corinthe à Léchée, afin qu'une armée pût y passer ; ensuite il prit d'assaut Sidos et Crommyon sur l'isthme, et fortifia Epiécée. Après avoir mis des garnisons dans toutes les places, il renvoya le reste de l'armée, et retourna à Sparte.

Les victoires de Coronée et de Corinthe venoient de dissoudre la confédération, naguère si formidable, qui s'étoit formée contre Lacédémone. Les succès de Praxitas lui ayant assuré la possession de l'isthme, cette république pouvoit désormais attaquer ses ennemis au delà de la péninsule ; mais cette même puissance qui lui avoit été si utile dans les dernières années de la guerre du Pélo-

ponnèse, étoit alors tournée contre elle. L'or de la Perse soutenoit ses nombreux ennemis; elle avoit perdu l'empire de la mer, ses armées étoient nécessaires dans l'intérieur de son territoire, et même insuffisantes pour protéger entièrement ses côtes.

Pharnabaze plein d'une estime personnelle pour Agésilas, étoit violemment irrité contre le peuple de Lacédémone; il ne brûloit pas moins du désir de réparer sa gloire ternie par des événemens qui, à la vue de ses sujets et de la cour de Perse, l'avoient réduit à la condition de fugitif, que de se dédommager des pertes de ses propriétés. Pendant l'hiver, il augmenta sa marine, prit des troupes grecques mercenaires à sa solde, et résolut de porter la guerre en personne en Laconie, où jusqu'alors il ne s'étoit montrée aucune armée persanne.

Il s'embarqua en conséquence [1] avec l'Athénien Conon, qui remplissoit sous lui les fonctions de vice-amiral, soumit toutes les îles de la mer Egée, depuis la côte d'Ionie, jusqu'à Mélos, débarqua en Laconie près de Phères, et ravagea les environs. Il se rembarqua avant que les Lacédémoniens pussent arriver en force, et porta ailleurs ses incursions, toujours avec le même succès.

Il s'empara sans résistance de l'île de Cythère, et y laissa une garnison, sous les ordres de Nicophébus, Athénien, ensuite il se dirigea vers l'isthme de Corinthe. Le congrès de la confédération étoit assemblé ; Pharnabaze concerta ses mesures avec les principaux députés, leur fournit de l'argent pour continuer la guerre, et retourna avec sa flotte en Asie.

Conon profita de la faveur qu'i

[1] L'an 393 avant J. C.

avoit auprès de Pharnabaze, pour servir son pays. Plein de courage et d'honneur, le satrape n'étoit pas un profond politique. Il avoit été jaloux de la puissance formidable que Lacédémone avoit acquise sur terre et sur mer; cependant l'entretien de sa flotte lui paroissoit trop dispendieux; il reçut donc avec joie la proposition que lui fit Conon, de faire supporter au moins une partie de ce fardeau à la république d'Athènes. Conon ajouta que, pour mettre Athènes dans le cas de soutenir cette dépense, il falloit deux choses, d'abord qu'elle pût se servir de cette même flotte pour faire payer des contributions aux îles dont les tributs étoient jadis l'aliment de sa marine; ensuite que l'on rebâtît ces grandes murailles si nécessaires pour la protéger contre l'excessive ambition de Lacédémone.

Pharnabaze accorda à Conon tout ce qu'il voulut ; il lui fournit même de l'argent et des ouvriers pour la reconstruction des remparts. Les alliés d'Athènes attachés au régime démocratique, y donnèrent leur assistance ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les plus zélés et les plus généreux de leurs alliés, furent les Béotiens, jadis les plus cruels ennemis d'Athènes, et qui en avoient demandé à grands cris l'entière destruction.

C'est ainsi que Conon, treize ans après qu'il fût sorti de son pays, tombé dans un abîme de misère, eut le bonheur et la gloire d'y rentrer, en lui rendant une flotte, des remparts, en un mot, en mettant dans sa main tout ce qui pouvoit assurer sa dignité et sa puissance.

Les Athéniens reconnoissans décernèrent à Conon et à Evagoras

son ami, les plus grands honneurs. Les statues en marbre de ces deux personnages furent placées auprès de celle de Jupiter protecteur.

Les trésors du satrape fournirent aussi aux Corinthiens les moyens d'avoir une flotte pour la sûreté de leur golfe. Les Lacédémoniens incapables de rien opposer à la flotte qui, sous les ordres de Conon, étoit maîtresse des mers orientales, équipèrent une escadre, pour disputer aux Corinthiens les mers de l'occident, et pour protéger les Achéens et leurs autres alliés, dans ces parages.

Dans une bataille navale qui fut livrée entre les Corinthiens et les Lacédémoniens, Polémarque, général de ces derniers, fut tué, et Pollis, commandant en second fut blessé; mais Téleutias, frère d'Agésilas, étant arrivé avec un renfort, les Corin-

thiens ne voulurent pas s'exposer à un nouveau combat, et laissèrent les Lacédémoniens maîtres du golfe.

Désormais il étoit facile aux Lacédémoniens de faire une invasion en Attique. Les Athéniens firent tout ce qu'ils purent pour tenir les Lacédémoniens occupés dans leur péninsule. Après les victoires d'Agésilas et de Praxitas, on croiroit peut-être que c'étoit une folie d'envoyer une armée de terre dans le Péloponnèse; mais Athènes fertile en grands hommes, avoit un général, tel qu'il le falloit pour cette circonstance.

Iphicrate avoit introduit chez les Grecs un nouveau genre de tactique. La phalange presqu'irrésistible lorsqu'elle pouvoit déployer ses forces, avoit des évolutions très-difficiles; elle ne pouvoit agir dans un pays montagneux et couvert de bois; elle étoit incapable d'un mouvement ra-

pide, soit pour poursuivre, soit pour battre en retraite.

Iphicrate comparant une armée à la forme du corps humain, disoit que le général en étoit la tête, les troupes légères les mains, la cavalerie les pieds, et que la phalange en étoit le tronc et les épaules. En conséquence il regardoit une armée péloponnésienne, comme extrêmement mal organisée, quelle que fût la supériorité de l'infanterie pesante. En effet les troupes légères étoient des esclaves sans expérience, ou mal exercés. La cavalerie étoit également méprisable, sous le rapport du nombre et de la discipline. Il s'attacha donc à perfectionner ce qu'il appeloit les mains.

Athènes avoit toujours eu des archers supérieurs à ceux du Péloponnèse. Iphicrate sentit de quel avantage seroient les hommes moyen-

nement armés, s'ils pouvoient, jusqu'à un certain point, réunir à l'agilité des troupes légères la force de la phalange.

Le premier succès qui donna de la réputation à Iphicrate et à son système, fut celui qu'il obtint contre les Phliusiens. Leur petite république, quoique gouvernée par le régime démocratique, s'étoit réunie à la confédération de Lacédémone. Sa position centrale entre l'Argolide, les territoires de Corinthe, de Sicyone et l'Arcadie, lui donnoit de l'importance. Iphicrate entra sur le territoire de Phlius, y commit des ravages afin d'insulter l'ennemi, et de l'attirer dans une embuscade. Il réussit complètement. Les Phliusiens pesamment armés, essuyèrent une perte considérable, et s'étant retirés dans leurs murailles, ils furent obligés de de-

mander du secours à Lacédémone.

Iphicrate fit ensuite une incursion en Arcadie. Ses soldats armés de boucliers répandirent tellement la terreur, que les Arcadiens, même ceux protégés par une armure pesante, n'osèrent pas sortir de leurs villes.

Il n'étoit pas aussi facile d'imposer aux Lacédémoniens. Iphicrate ayant rencontré un de leurs détachemens, ses troupes, suivant leur coutume, se retirèrent après avoir lancé leurs javelots. Les Lacédémoniens les poursuivirent avec tant de vîtesse, malgré le poids incommode de leurs armures, qu'ils en tuèrent un grand nombre, et en firent d'autres prisonniers.

Après cette expérience on persuada difficilement aux troupes légères d'Iphicrate, d'approcher à la portée du javelot des hoplites de

Lacédémone ; mais leur chef n'en soutint pas moins leur réputation contre les troupes des autres nations, particulièrement contre les Mantinéens.

Les Athéniens craignoient de voir renouveler des maux qui avoient désolé leur pays pendant la guerre du Péloponnèse ; ils jugèrent important de chasser les Lacédémoniens de l'isthme de Corinthe. Les forces intérieures de la république furent mises sur pied pour soutenir un corps de travailleurs si nombreux, qu'en peu de jours toute la partie occidentale des murailles se trouva rebâtie. On construisit plus facilement encore l'autre côté.

En examinant les événemens mémorables qui suivirent le retour d'Agésilas en Europe, et sa victoire en Béotie, il y a lieu de s'étonner de l'inertie, du peu de vigueur et des

vues étroites de cette confédération en apparence si redoutable, qui, après la guerre du Péloponnèse, se trouvoit dominer sur toute la Grèce, et, non contente de menacer la Perse, faisoit de rapides conquêtes en Asie.

Les troupes de terre n'avoient éprouvé aucun échec ; elles avoient au contraire remporté trois éclatantes victoires ; mais une seule défaite dans un combat naval avoit privé Lacédémone de ses possessions au de-là des mers.

Cependant il existoit deux causes réelles de ce découragement, dans lequel parurent tomber les Lacédémoniens. D'un côté la perte de leur domination en Asie, avoit tari leurs ressources pécuniaires, de l'autre les états de la Laconie, sujets de Lacédémone, ne supportoient le joug qu'avec répugnance.

Les Lacédémoniens ainsi humi-

liés, songèrent à se reconcilier avec la Perse ; ils avoient éprouvé combien étoit utile pour eux une alliance avec cette puissance ; ils ne manquoient pas d'occasions pour ouvrir des négociations avec la Perse. Pharnabaze, à la vérité, étoit irrité contre eux, il protégeoit les Athéniens, mais le nouveau satrape de Lydie, Téribaze n'avoit à leur égard aucune inimitié personnelle, et d'après l'expérience du passé, il suffisoit qu'un satrape s'attachât au parti des Athéniens pour que l'autre embrassât la cause des Lacédémoniens.

D'après ces considérations, Antalcidas fut envoyé comme ambassadeur à Sardes [1]. Les Athéniens en conçurent de justes alarmes ; ils firent partir aussi une ambassade dont Conon étoit le chef ; il fut accompa-

[1] L'an 393 avant J. C.

gné de ministres de la Béotie, de Corinthe et d'Argos.

Antalcidas représenta que les secours donnés par Pharnabaze aux Athéniens n'étoient pas d'accord avec l'intérêt de l'empire, qu'au contraire les conditions de la paix qu'il étoit chargé de proposer au nom de Lacédémone, ne pourroient manquer d'être agréables au grand roi; que les Lacédémoniens ne lui disputeroient plus la souveraineté des villes grecques d'Asie, que, quant aux îles et aux villes d'Europe, ils ne réclamoient que leur indépendance complète; qu'une fois qu'il seroit reconnu qu'aucune ville grecque ne pourroit exercer de souveraineté sur une autre, le grand roi n'auroit plus d'ennemis redoutables à craindre; qu'il pourroit s'épargner la dépense d'entretenir une flotte

pour les Athéniens, et de faire la guerre à Lacédémone.

Téribaze fut enchanté de ces ouvertures ; mais il ne put faire consentir les ministres d'Athènes, de la Béotie et d'Argos, à traiter sur ces bases. En reconnoissant l'indépendance de tous les états de la Grèce, les Athéniens étoient menacés de se voir enlever les îles de Lemnos, d'Imbros, de Scyros, leurs antiques possessions. Les Thébains craignoient de perdre leur domination sur toute la Béotie, et les Argiens n'étoient pas sans inquiétude sur leur nouvelle liaison avec Corinthe.

Les négociations, en ce qui concernoit la paix, n'eurent donc aucun résultat ; mais Antalcidas obtint un grand avantage pour son pays, car il gagna l'amitié de Téribaze. Il est vrai que le satrape n'osa pas conclure d'alliance avec Sparte, sans en

avoir reçu l'ordre formel de sa cour ; mais il fournit secrètement à Antalcidas de l'argent pour équiper une flotte ; il fit arrêter Conon, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect au roi, et se rendit en personne à Suze, pour solliciter l'adoption d'autres mesures qu'il se proposoit de prendre ultérieurement.

Les Lacédémoniens résolurent enfin de mettre Agésilas à la tête d'une armée de terre, tandis que son frère Téleutias commandant de la flotte, le seconderoit sur mer. Toute l'Argolide fut ravagée, et pendant que l'attention des confédérés étoit attirée de ce côté, Agésilas traversa inopinément les montagnes; Téleutias conduisit une escadre de douze galères dans le golfe Saronique. On s'empara des longues murailles de Corinthe, non encore terminées, et de l'arsenal naval. L'ex-

pédition avoit été conduite avec habileté, mais on ne poussa pas plus loin ces avantages; les troupes alliées furent licenciées, et Agésilas ramena les Lacédémoniens dans leurs foyers pour célébrer les fêtes d'Hyacinthe.

Au printemps de l'année suivante[1] Agésilas se remit en campagne. Les réfugiés corinthiens avoient appris que Corinthe tiroit principalement ses subsistances d'un nombreux troupeau que l'on tenoit dans une petite ville maritime et fort obscure du golfe Saronique, du même nom que le Pirée, ce fameux port d'Athènes.

L'objet de l'expédition fut d'enlever à l'ennemi cette ressource. C'étoit le temps de la célébration des jeux isthmiques. Les Argiens qui ne formoient plus qu'un peuple avec les Corinthiens présidèrent aux cérémonies, et firent les sacri-

[1] L'an 392 avant J. C.

fices d'usage à Neptune. Les refugiés corinthien regardèrent la participation des Argiens à une telle solennité comme une profanation; ils se considéroient comme la véritable république corinthienne, à qui appartenoit exclusivement le droit de diriger cette fête. Les Lacédémoniens soutinrent leur prétention. Les Argiens n'étoient aucunement préparés à une attaque; à la première apparition de l'ennemi ils prirent la fuite, et auroient été enveloppés, si Agésilas n'avoit pas défendu de les poursuivre.

On trouva les victimes fraîchement égorgées et tous les préparatifs terminés pour la fête. Agésilas en mit en possession les Corinthiens ses amis; il resta trois jours avec eux, jusqu'à la fin des jeux et des sacrifices.

Xénophon observe qu'après son départ, les Argiens firent recom-

mencer la solennité entière; de sorte que plusieurs des mêmes jeux furent répétés, et que parmi les vainqueurs un certain nombre se trouvèrent couronnés deux fois.

Le quatrième jour, Agésilas conduisit son armée au Pirée, ville maritime du territoire corinthien. Iphicrate y commandoit; comptant peu sur le succès d'un assaut, le roi de Sparte eut recours au stratagême.

Il fit répandre le bruit qu'il avoit à Corinthe un parti tout prêt à lui en ouvrir les portes; en conséquence, il leva subitement son camp, et marcha contre cette ville. Le gouvernement corinthien étoit si peu sûr de la fidélité du peuple, qu'il invita Iphicrate à venir au secours de Corinthe. Ce général plein d'activité, passa pendant la nuit avec ses troupes légères autour des Lacédémoniens pesamment armés. Agésilas

qui ne demandoit pas autre chose, retourna au point du jour contre le Pirée, occupa les hauteurs et força bientôt les habitans à se rendre. Il ne montra pas en cette occasion sa générosité ordinaire; ceux qui étoient accusés de complicité dans les massacres de Corinthe, furent livrés aux refugiés; les autres, hommes, femmes et enfans, furent, ainsi que le butin, vendus à l'encan.

La terreur des armes d'Agésilas, et peut-être aussi les alarmes que faisoit concevoir la mission d'Antalcidas, amenèrent au camp des Lacédémoniens des députés des diverses états de la Grèce, et particulièrement des Béotiens, afin de négocier la paix. Ces ministres attendoient impatiemment une audience, tandis qu'Agésilas, avec une ostentation dictée par la politique, passoit en revue ses prisonniers et les dépouil-

les conquises sur l'ennemi, lorsque tout-à-coup un messager apporta la nouvelle d'un échec éprouvé par les Lacédémoniens. Cette circonstance diminuoit, d'une part, le désir des confédérés de faire la paix, et de l'autre, ôtoit à Agésilas les moyens d'en dicter les conditions.

Suivant une coutume très-ancienne, les Laconiens d'Amyclée, toutes les fois qu'ils avoient pris part à une expédition en pays étranger, devoient rentrer chez eux pour chanter l'hymne sacré aux fêtes d'Hyacinthe. Comme c'étoit alors la saison de cette solennité, Agésilas, en marchant contre le Pirée, avoit laissé à Léchée tous les Amycléens de son armée, et avoit ordonné au gouverneur de la place, de pourvoir à la sûreté de leur retour en Laconie. Le gouverneur lui-même se mit en marche avec une escorte d'en-

viron six cents hommes, et de quelque cavalerie, pour accompagner les Amycléens. Il prit la route de Sicyone qui paroissoit la moins dangereuse.

Ils passèrent devant Corinthe sans être inquiétés. Quand ils furent arrivés à une lieue de Sicyone, le gouverneur laissa les Amycléens sous la protection de sa cavalerie, et revint sur ses pas. Malheureusement le stratagème qu'Agésilas avoit employé pour se mettre en possession du Pirée, avoit fait augmenter la garnison de Corinthe. Iphicrate s'y trouvoit avec ses soldats armés de boucliers; et Callias, fils d'Hipponicus, commandoit un corps d'Athéniens pesamment armés. Ils virent revenir le gouverneur de Léchée sans cavalerie, et sans troupes légères. Ils firent sortir leurs forces, harcelèrent continuellement l'ennemi, et le gou-

verneur continua sa route, en faisant des pertes considérables, jusqu'à ce qu'enfin il fut rejoint par sa cavalerie. Les manœuvres furent mal combinées; les cavaliers seuls atteignirent Léchée; quant à l'infanterie, très-peu d'hommes se sauvèrent.

Agésilas informé de ce désastre, saisit sa lance, et, sans vouloir écouter les ministres de la confédération, il assembla ses officiers, leur donna ses ordres, et partit avec un corps d'élite, enjoignant au reste de l'armée de le suivre, lorsqu'il auroit pris des rafraîchissemens. Déjà il étoit entré dans la ville de Léchée, lorsqu'il apprit que les corps des morts avoient été recouvrés par leurs parens; alors il retourna au Pirée.

Ce revers produisit presqu'autant d'effet qu'en avoit produit autrefois la prise de Sphactérie; l'ennemi n'en

retira pas à la vérité le même avantage, parce qu'il ne fit pas de prisonniers, mais les Lacédémoniens en ressentirent une vive impression, parce que, comme dit l'historien, ils n'étoient pas accoutumés à de tels échecs. D'ailleurs on regardoit comme un funeste présage, que des soldats pesamment armés eussent été vaincus par des troupes armées seulement de boucliers, et que les Lacédémoniens eussent été battus par des troupes mercenaires.

L'armée entière tomba dans l'abattement; mais fidèles aux préceptes de leur grand législateur, les fils, les pères et les frères de ceux qui avoient perdu la vie dans ce combat, se trouvant honorés par la mort de leurs parens qui avoient péri pour la patrie, affectèrent une joie factice, que chez d'autres peuples ont eût trouvée indécente dans

des circonstances pareilles. Au surplus, on abandonna toute idée d'entreprise ultérieure. L'ennemi se sentit encouragé; les ministres de la Béotie ayant enfin reçu audience, ne prononcèrent pas même le mot de paix; ils se bornèrent à demander qu'on leur accordât un libre passage pour communiquer avec leurs troupes de Corinthe. Agésilas savoit bien que, tout ce qu'ils désiroient, étoit de connoître au juste le résultat de leur dernier succès. Le lendemain s'étant mis en marche vers Corinthe, il les emmena avec lui; il leur laissa voir le trophée que ceux de leur parti avoient élevé, et ne permit pas à ses soldats de le détruire; mais il ravagea impitoyablement tous les oliviers, toutes les vignes, tous les arbres qui avoient pu échapper aux précédentes déprédations. Il rendit les ambassadeurs témoins de

ces insultes, afin de leur montrer qu'il étoit toujours maître du pays, et enfin il les renvoya, non pas à Corinthe, mais par mer à Créusis, afin qu'ils pussent rapporter en Béotie tout ce qu'ils avoient vu.

Cela fait, Agésilas retourna à Lacédémone. Le soin qu'il prit pour cacher aux villes alliées de sa patrie sur le territoire desquelles il devoit passer, la quantité exacte de la perte qu'avoient faite ses troupes, quelque peu considérable qu'elle fût, est digne de remarque. Il entroit très-tard dans chaque ville, et en sortoit dès l'aube du jour.

Xénophon ne nous apprend pas si cette retraite de l'armée fut l'effet de la détermination du roi lui-même, ou si elle lui fut commandée par les éphores; il ne nous dit pas non plus quels en étoient les motifs; mais si cette mesure n'étoit pas d'une né-

cessité indispensable, elle étoit fort imprudente.

Iphicrate prit, peu de temps après, les villes de Sidos, Crommyon et OEnoé. Les Corinthiens recouvrèrent tout leur territoire, au nord et à l'est; et les Lacédémoniens furent chassés de l'isthme.

Pendant toute cette année, [1] la grande flotte rassemblée par Pharnabaze et Conon, semble n'avoir rien fait. Peut-être que, depuis les négociations d'Antalcidas, l'emprisonnement de Conon, et la résolution que prit Téribaze de se rendre en personne à la cour de Suze, le satrape de l'Hellespont se croyoit obligé de mettre plus de circonspection dans ses démarches; peut-être aussi manquoit-il d'un officier que ses talens ou sa fidélité éprouvée, ren-

[1] L'an 392 avant J. C.

dissent capable d'un tel commandement.

Au surplus il ne régnoit aucune politique stable chez les Perses. Pendant l'absence de Téribaze, Struthas qui gouvernoit la Lydie, se laissant entraîner par le ressentiment des injures que les domaines du roi, et peut-être ses propriétés particulières avoient souffertes des Lacédémoniens, favorisa la confédération qui étoit en guerre avec eux. Le gouvernement de Lacédémone reprit en conséquence une attitude hostile contre la Perse.

Thimbron fut nommé au commandement de l'armée d'Asie. Ce choix d'un homme dont l'ineptie avoit été déjà démontrée par l'expérience, est une preuve, qu'à cette époque, les conseils de Lacédémone étoient mal dirigés; et Xénophon

laisse entrevoir que ce choix n'avoit pas été fait par Agésilas.

Thimbron pilla avec quelque succès la riche vallée du Méandre, mais il ne montra pas plus d'habileté dans cette occasion, que dans sa première campagne. Il étoit brave, mais quoique Spartiate, il étoit adonné aux plaisirs, méprisant l'ennemi auquel il avoit affaire, il se livra à une funeste sécurité. Pendant qu'il étoit à table avec le célèbre musicien Thersandre, on lui apprit que Struthas, cet ennemi qu'il dédaignoit, marchoit contre lui; il prit aussitôt les armes, et Thersandre, qui n'étoit pas sans mérite militaire, le suivit. L'un et l'autre furent tués, et les Grecs taillés en pièce. Un très-petit nombre purent se sauver dans les villes voisines : la plus grande partie tomba sous le glaive des Perses.

Cet échec arrêta pour un temps

les progrès des Lacédémoniens en Asie. Vers le même temps, en Europe, différentes circonstances purement accidentelles, et qui ne paroissoient tenir à aucun grand dessein, les forçoient à agir hors du Péloponnèse.

Les Acarnaniens, auxiliaires des Etoliens, disputoient aux Achéens, Calydon, principale ville de l'Etolie. Lacédémone intervint dans cette querelle, Agésilas entra avec une armée en Acarnanie, il ravagea le pays, mais ne put avancer que d'environ dix ou douze stades par jour. Les Acarnaniens eurent ainsi le temps de mettre leurs troupeaux en lieu de sûreté, et de retourner à la culture de la meilleure partie de leurs terres. Mais Agésilas sachant en quels endroits on avoit placé les magasins et les esclaves, s'en empara par surprise.

Il donna ensuite du repos à ses troupes, et vendit ses esclaves aux marchands, qui pour cet effet, se trouvoient toujours à la suite des armées grecques. Sur ces entrefaites, les Acarnaniens se réunirent en grand nombre sur les hauteurs qui dominoient son camp. Moins propres que les Péloponnésiens au service des troupes pesamment armées, ils étoient les plus habiles des Grecs à lancer des armes de trait. Ils insultèrent et incommodèrent si fort l'armée d'Agésilas, que ce prince fut forcé de se retirer le soir dans un lieu un peu élevé. Le lendemain il voulut descendre dans la plaine; mais il trouva occupées par l'ennemi, toutes les hauteurs au-dessous desquelles il devoit passer; il chercha en vain à en déloger l'ennemi, enfin il découvrit un passage plus favorable, et l'emporta de vive force.

Agésilas ravagea alors la plaine de tous côtés ; mais tous les efforts qu'il fit pour prendre des villes furent infructueux. L'hiver étant survenu, il fallut rentrer dans le Péloponnèse. C'étoit une entreprise qui n'étoit ni peu difficile, ni peu dangereuse. Les Lacédémoniens n'étoient plus maîtres de l'isthme. Une escadre athénienne croisant dans les mers occidentales, épioit le moment où l'ennemi se rendroit de Calydon dans le Péloponnèse. Le seul parti qu'Agésilas eût à prendre, étoit de marcher à travers l'Etolie, pays ennemi, et tellement fortifié par la nature, que toute armée, grande ou petite, ne pouvoit, suivant le langage de l'historien, le traverser sans la permission de ses belliqueux habitans. Agésilas fut assez adroit et assez heureux, pour obtenir d'eux un libre passage, en leur promettant

de leur faire rendre Naupacte, depuis si long-temps occupé par les Messéniens.

Au commencement de la campagne suivante, [1] les Acarnaniens envoyèrent des ministres à Lacédémone pour demander la paix. Un traité fut bientôt conclu.

Jusqu'alors l'Attique et la Béotie trouvoient leur sécurité dans leur alliance avec Argos. Le jeune roi Agésipolis, fils de Pausanias, qui venoit de parvenir à sa majorité, et qui avoit l'ambition de se distinguer, étoit sur le point d'entrer en Argolide avec une armée. Les entrailles des victimes étoient favorables à l'expédition, lorsqu'un hérault fut envoyé par Argos, pour proposer une trève.

La superstition du jeune roi ou de son conseil, en conçut des scrupules. Agésipolis se rendit au temple

[1] L'an 390 avant J. C.

de Jupiter olympien, pour demander si la religion lui permettoit de refuser une trève dont la proposition n'étoit pas sincère; car il étoit évident que les Argiens n'étoient pas animés d'un véritable désir de la paix, et qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, ne se sentant pas la force de repousser seuls, sans le secours de leurs alliés, une invasion aussi formidable. Le dieu répondit qu'on pouvoit refuser, sans blesser la religion, une trève dont la proposition étoit injuste et insidieuse.

N'étant pas encore satisfait de cet oracle, Agésipolis alla consulter celui de Delphes, et demanda à Apollon s'il étoit du même avis que son père : le dieu confirma les ordres de Jupiter. Agésipolis n'hésita plus; il entra par la route de Némée dans la vallée d'Argos.

Dans la soirée du premier jour,

et lorsqu'on faisoit les libations d'usage après le souper, on sentit une secousse de tremblement de terre. Les Lacédémoniens jugeant le présage favorable, chantèrent un hymne à Neptune que l'on regardoit comme l'auteur de ces convulsions souterraines; mais leurs alliés furent épouvantés, ils se rappelèrent que, dans une occasion semblable, Agis avoit évacué l'Elide. Agésipolis répondit que, du temps d'Agis, on étoit sur le point d'envahir le territoire ennemi, qu'en pareil cas un tremblement de terre indiquoit l'opposition des dieux; mais que dans la circonstance présente, on y étoit déjà entré, et que la divinité les encourageoit par ce signe à persister dans leur entreprise.

L'armée étant ainsi rassurée, on porta les ravages jusqu'aux remparts d'Argos. Après que le pays eut été

livré au pillage, les augures s'étant opposés au dessein de fortifier un poste, Agésipolis revint dans sa patrie, et congédia ses troupes.

Fin du tome huitième.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAP. XXX. *Suite de la retraite des dix mille. Affaires de la Grèce jusqu'au renouvellement des hostilités entre Lacédémone et la Perse.* 5

CHAP. XXXI. *Histoire de Lacédémone depuis la reprise des hostilités contre la Perse, jusqu'au traité conclu par Dercyllidas.* 41

CHAP. XXXII. *Guerre d'Elide. Mort d'Agis, roi de Lacédémone. Conspiration de Cinadon. Expédition d'Agésilas en Asie.* 64